7me Année — N° 6 — Juin 1908.

Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : **AIA AZIZ**

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :

PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 6, rue de la Pompe — PARIS (XVIe)

1908

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — No 6 JUIN 1908

REVUE COSMIQUE

Etude pratique des Bases de la Philosophie cosmique

L'unification des conceptions, pensées, paroles et actions est une des premières nécessités pour ceux qui ont le rôle de tirer l'homme collectif non évolué de l'état dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles, en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre, et cela pour la raison suivante : Ceux qui sont éveillés au désir de secouer la torpeur de l'apathie et le lourd fardeau du pessimisme peuvent être considérés comme étant en état de convalescence ; pendant cette convalescence, le remède qui peut être l'aide la plus efficace pour leur complet rétablissement est la force humaine pathétique spirituelle, intellectuelle et vitale ; cette force est celle des hommes évolués avec lesquels, en raison de l'affinité, ils sont en rapport.

Or, l'homme évolué est en ordre un aimant qui tire ses forces des forces universelles et les diffuse ; ces forces *sont* donc *inépuisables*. Si l'*aimant* humain fonctionne impersonnellement il est capable de manifester intégralement la Lumière Divine qui est en lui et toutes choses dans son office et son œuvre lui sont possibles ; mais s'il se

met à servir une personnalité et non une cause, que cette personnalité soit lui-même ou un autre, cet égoïsme peut être comparé à de sombres taches sur le disque solaire, et si grande que puisse être son approbation de soi-même ou celle de son entourage, il devient impuissant à remplir son rôle. En outre, les demandes de ses forces diffusives sont grandes ; il faut donc nécessairement que leur alimentation soit suffisante ; autrement les forces nécessaires pour se conserver soi-même sont graduellement épuisées, et il se trouve dans la position d'un nageur qui s'efforce de sauver autrui et peut à peine tenir la tête au-dessus de l'eau : là est un gaspillage de force qui est une violation de la loi de Charité. L'endurance individuelle dépend de l'union des forces de l'individu avec les forces du Divin Habitant, et par conséquent avec les forces universelles. Ceux qui soutiennent inébranlablement l'étendard sur lequel brille l'étoile de l'espérance à travers la sombre nuit de la tempête ont besoin d'une force ultra-humaine, que les hommes évolués seuls peuvent manifester par la réception et la diffusion équilibrées.

Un des plus utiles et des plus pratiques moyens de ressusciter les énergies est de substituer aux DROITS des *devoirs*; au lieu de négliger comme actuellement, les devoirs dans la lutte pour les droits, qui est une naturelle protestation contre des torts réels ou imaginaires.

Le roi qui fait son devoir comme père de son peuple, ne trouve dans sa vie ni le temps ni la place de chercher des torts chez lui ou à l'étranger ; il en est de même pour l'officier qui fait son devoir comme père de son régiment, pour le maître qui est le père de ses élèves ou employés, et pour les pères de familles : car un de leurs principaux devoirs est de chercher les vertus et non les fautes. Quant à la question si discutée des droits des femmes, elles sont libres de manifester leur intelligence ou leur non intelligence justement comme les hommes sont libres de manifester la leur et il n'y a aucune raison pour qu'une femme ne

soit pas avocate, doctoresse, mécanicienne ou jockey. Mais la classification de ces privilèges comme droits auxquels le rôle de formatrice et mouleuse de l'humanité serait soumis est pour nous impensable. Actuellement la sensation voile la réalité. Parfois la fausse sentimentalité voile la rectitude populaire ; par conséquent, les droits et non les devoirs forment le « plat du jour ». Ceci est un des signes les plus sûrs d'affaiblissement. Il ne faut que peu de force si l'on bataille pour des droits, ce qui est synonyme de proclamer des torts, il en faut pour adhérer au devoir : les droits ont pour base, l'orgueil et l'exaltation de soi-même ; les devoirs, l'humilité et l'impersonnalité. Peu de choses sont plus trompeuses que les *droits* et peu sont plus vraies que le devoir. Cette substitution des *droits* aux devoirs et nécessairement l'inquiétude pour le repos est un signe de faiblesse qui appartient aux phases plutôt fébriles que léthargiques de la maladie humaine ; cette phase est caractérisée par des passions qui assez fréquemment épuisent les forces du *malade* et en font une proie facile pour l'atrophie en ses formes plus ou moins avancées. L'excès des passions d'espèces variées, par exemple la passion politique, la passion de l'avarice et surtout les passions sexuelles, sont le flux qui décime l'humanité et quelle que soit la forme sous laquelle elles se manifestent en excès, cet excès produit la condition fébrile, dont l'effet est le délire alternant avec une grande faiblesse. Ces effets sont remarquables également dans les nations, classes, groupements, familles et individus.

Pour le bien-être des enfants de la terre mère il est nécessaire qu'ils suivent l'exemple de celle-ci, alternant le jour de travail et la nuit du repos ; autrement ils deviennent comme des lampes dont on ne renouvelle pas l'huile; à un moment donné elles jaillissent avec un final effort pour étaler la lumière et ensuite vacillent jusqu'à l'obscurité. Une des plus terribles caractéristiques de cette maladie fébrile est la contagion. Une seule personne ainsi affec-

tée peut affecter son entourage à peine évolué comme une allumette allumée affecte de la paille sèche, et même pour ceux qui sont relativement forts elle peut rendre impraticable le repos si essentiel à leur bien-être. Un sensitif ainsi affecté peut tellement affecter la plasticité de son milieu, que beaucoup de bateaux qui auraient pu arriver au rivage en sûreté sont endommagés ou font naufrage ; et ceci non à cause de la malice ou de la mauvaise volonté du sensitif, mais parce qu'il est lui-même une proie pour les impulsions ou est ballotté par les passions, comme les arbres d'une forêt ou les vagues de l'océan le sont dans l'ouragan et la tempête.

Cette condition fébrile, même en ses formes légères, est incompatible avec le salutaire repos mental, moral ou social,et diamétralement opposée à un progrès qui pourrait amener l'*individualisation de la vie ou la spiritualisation de l'intelligence.* Aussi significative qu'instructive est la légende d'un des plus éminents fils du retiré de la plasticité qui attendait la visible manifestation de sa plus haute conception de la Divinité. Comme il veillait et attendait, un grand vent passa, mais Adonai n'était pas dans le vent. Alors un feu dévorant passa,mais Il n'était pas dans le feu ; et seulement dans le repos et le silence qui s'ensuivirent, il entendit une voix à peine audible. Malheureusement, pendant les âges qui se sont écoulés depuis ce temps-là,le vent d'impulsion et le feu de la passion ne s'en vont pas : rarement il se fait le silence où peut être entendue la Voix Divine.

* * *

Les hommes sont éduqués et habitués à être guidés par la sensation plutôt que par la raison ; par conséquent la force motrice est dirigée vers l'acquisition non de ce qui est le meilleur, mais de ce qui s'accorde le mieux avec leur inclination passagère ou leur impulsion, de sorte que la grande majorité ne soutient ni ne renforce la pensée ou

l'idéal le plus haut de leur conception, mais celui qui n'a que le mérite d'être leur idée dominante ou celle d'une certaine école qu'ils patronnent ou par laquelle ils sont patronnés. Cette substitution de la sensation à la raison, graduellement mais sûrement, amène un gaspillage de force qui ajoute au déséquilibre, dont chaque triomphe tend à affaiblir la collectivité, parce qu'il rend ceux qui en souffrent incapables de tout travail restitutif et salutaire à l'égard d'eux-mêmes et d'autrui, et que ceux qui cèdent à l'excès de passion deviennent comme des entraves pour la libre et salubre circulation des forces.

Considérons les passions les plus fréquentes qui affligent l'humanité, la passion de l'ambition, celle de l'avarice, la passion sexuelle.

La passion de l'ambition a sa source en assez grande mesure en l'habitude de supplanter les devoirs par des droits. *L'effet de la passion d'ambition, qu'elle se trouve chez des nations, des classes, des familles ou des individus, est la guerre ou la paix armée : toutes deux sont une violation de la loi de la charité, grave en proportion du gaspillage de force qu'elles nécessitent* (1). Le gaspillage de force encouru par la passion d'ambition est causé par la demande de ce pour quoi on n'a aucune responsion. La nation, classe, famille ou l'individu qui suit la conduite de l'ambition demande tout et n'offre rien ou offre pis que rien en retour, drainant, dans la mesure de son pouvoir, les forces d'autres nations, classes, membres de sa famille ou même ses propres qualites supérieures, afin de satisfaire son désir excessif d'agrandissement.

La passion de l'avarice, qui sous beaucoup de rapports ressemble à celle de l'ambition, en diffère essentiellement par son but. Car tandis que l'objet des ambitieux est de manifester l'amplification de leurs passions, l'objet des

(1) Il est à la mode, mais il est singulier de décrire, le fondateur de la paix armée comme le premier Rama des Initiés.

avares est de les cacher. Aussi tandis que l'ambitieux se présente devant ses semblables dans toute la pompe et la splendeur de la puissance qu'il peut assumer, l'avare se retire de la société afin de se délecter seul et inconnu. La passion de l'avarice ne cherche pas seulement ses partisans chez les avares qui amassent de l'or; elle est suivie aussi par les avares intellectuels qui gardent jalousement pour eux-mêmes la connaissance qui, si elle était diffusée, serait bienfaisante pour l'humanité ; et le monde ne manque même pas d'avares pathétiques qui cherchent et gagnent le trésor de l'amour et de la sympathie, afin de pouvoir se délecter de leurs richesses qu'ils accumulent, richesses qui, si elles n'avaient pas été appropriées, auraient augmenté la clarté solaire du bonheur. Quant à l'avarice mentale, qui affecte si tristement le monde de l'art et de la littérature, elle est trop bien connue pour avoir besoin d'être plus amplement décrite.

La cause dont à la fois la passion d'ambition et celle d'avarice sont l'effet, est l'excès d'égoïsme ou le manque de balancement entre la réception et la diffusion. La première peut être comparée à une éruption qui se manifeste sur la surface du corps ; la seconde à un cancer qui ronge les organes vitaux.

***

Des trois principales formes de passion indiquées, celle de la passion sexuelle est la plus commune et s'étend plus loin. Cette passion (qu'il ne faut pas confondre avec l'amour, quoique chez les hommes elle soit rarement séparable de l'amour) n'est pas, comme les deux passions décrites plus haut, d'origine morbide, mais d'une qualité que l'homme, étant animal, partage avec les animaux autres que l'homme. Ce qui constitue son pernicieux effet n'est pas la passion sexuelle elle-même mais son excès et son mauvais usage. La sélection sexuelle ou naturelle et la passion qui accompagne sa réalisation sont bienfaisantes, comme l'est la satisfaction des affamés ou assoiffés par l'acte de manger et de

boire.Ce qui est anormal ou non naturel est leur prédominance sur les autres facultés et qualités auxquelles elles devraient être soumises.Lorsque la passion sexuelle est ainsi prédominante, le dévouement, le repos, la sincérité, le devoir et souvent la raison même lui sont sacrifiés et la santé physique,morale et sociale est altérée, de sorte que la personne sous l'influence de cette passion, consumée comme par du feu,devient une proie facile du déséquilibre; la symbolisation de l'excès de la passion sexuelle par le feu, tant de fois employée, est significative ; car les personnes ainsi affligées sont non seulement elles-mêmes une proie aux flammes de leur passion,mais elles sont comme des tisons qui mettent en feu tout ce qu'ils touchent et qui est capable de brûler. Le triste effet de l'excès de la passion sexuelle est plus dangereux que celui de l'ambition ou de l'avarice, parce que non seulement elle nuit au bien-être de l'individu,de la famille ou de la race, mais affecte directement la génération future de l'humanité en lui léguant comme héritage la nervosité, l'ivresse et des variétés nombreuses de folie. Pour cette raison, ceux qui se sacrifient et provoquent le sacrifice d'autrui pour la prédominance de la passion sexuelle sont plus dangereux pour la société que ne le sont les dévôts des passions d'ambition et d'avarice. Il est regrettable que parmi la quantité accablante des lois dont le xx· siècle est favorisé,faites en majorité en l'honneur de certaines excentricités morales dont des législateurs eux-mêmes moralement sains ne seraient pas conscients, on ait omis de légiférer contre l'excès de la passion sexuelle dans la société masculine, quoique (pour des motifs d'économie politique) les lois contre cette passion dans la société féminime soient aussi sévères que nombreuses. Ce fait, parmi beaucoup d'autres, fait penser à la parole attribuée à un législateur de Misraim : Les lois ne sont-elles pas pour la plupart le produit et l'encouragement du crime ? La moralité n'est-elle pas l'esclave de la politique ?

La Philosophie et la Science.

Une certaine classe de penseurs constatent que la Philosophie n'est pas la science et même deviennent surexcités dans la tentative de prouver que les deux sont incompatibles.

Philosophie signifie Amour du Soph (Claire Lumière ou intelligence). Science signifie connaissance qui est effet de l'intelligence. L'affirmation précédente paraît donc inadmissible ; on pourrait avec une égale exactitude constater que la lumière et l'atmosphère,qui est illuminée par la lumière et qui la manifeste,sont incompatibles dans leur rapport.

Le rôle de la philosophie est d'émaner la lumière ou intelligence ; celui de la science est de manifester par la pratique, l'utilisation, ce qui est émané. La Philosophie Cosmique enseigne que l'homme, chef-d'œuvre des formations physiques, est quaternaire par nature,c'est-à-dire qu'il consiste en quatre degrés communs à l'état physique, comme aux états plus raréfiés du *monde des formes* ; ces quatre degrés sont les degrés physique, nerveux, psychique et mental. La science donc, avant de pouvoir prendre efficacement sa place, doit embrasser quatre branches : la science physique, la science nerveuse, la science psychique, et la science mentale ; aucune ne peut efficacement et pratiquement être perfectionnée sans l'aide des autres, parce que les quatre sont des degrés ou des gradations du même état.

***

Actuellement,la science non seulement le plus souvent ignore le degré nerveux, psychique et intellectuel de la recherche et de la pratique, mais fréquemment elle fonde ses croyances sur des théories sans preuves et même erronées.

Par exemple,on affirmait que l'aberration existe dans les mondes stellaires: par conséquent la terre circulait autour du soleil.

Dans la « Science de sources anciennes », publiée dans la *Revue Cosmique*, il y a quatre ou cinq ans, il fut constaté que *l'aberration existait dans l'œil humain même, et ce fait, la science l'a tout récemment prouvé.*

Une pomme tombe d'un arbre au lieu d'adhérer à la branche sur laquelle elle poussait ou de monter en l'air comme un ballon. Par conséquent le monde stellaire est assujetti à cette loi de gravitation. L'enseignement électro-magnétique, dont le grand astronome Tchèque manifesta les lois si magistralement, annihile cette théorie et y substitue une loi cosmique d'autrefois.

L'atôme est simple et indivisible, et sur le fondement de cette théorie sans preuves, une construction compliquée fut bâtie qui maintenant s'écroule par cette soi-disant découverte qu'aucune molécule physique n'est simple et indivisible et que par conséquent l'atome n'existe pas.

La Philosophie Cosmique enseigne que non seulement dans l'état physique mais dans le monde entier des Matérialismes, des Ethérismes et des Pathétismes il n'y a rien qui soit simple et indivisible.

La loi de l'Inertie est reçue comme vraie. La Philosophie Cosmique enseigne que cette loi n'existe pas, mais que tout vit et que tout ce qui vit se meut. De récents perfectionnements du microscope ont prouvé que le cristal est peuplé d'habitants, qui non seulement vivent et se meuvent, mais s'engagent dans une lutte pour la vie ; la loi de la vie et du mouvement universels, comme toutes les autres lois cosmiques, sera prouvée à mesure que les sens de l'homme seront évolués ou aidés plus efficacement par des instruments. De ces deux moyens, le premier est de beaucoup le plus efficace ; il a l'avantage de ne rien coûter et d'être plus commode. Malheureusement pour leur avancement, le scientiste matérialiste a pris l'habitude de considérer ou du moins d'affirmer que tout ce qui ne vient pas à la portée de ses sens est faux et que ceux qui possèdent une perfection des sens à laquelle les siens ne sont pas évolués sont des

fous ou des malades, ou, au mieux, les victimes d'une aberration mentale. Ainsi, ignorant tout ce qui touche la science des états plus raréfiés, ils n'en comprennent pas même les premiers rudiments. Il est regrettable qu'au lieu d'exhumer et de profaner les corps embaumés des rois et chefs de Misraim, l'homme soi disant civilisé n'essaie pas dans le repos d'exhumer un peu de leur science.

***

Toute recherche individuelle est d'une grande importance, mais actuellement dans le monde de la science comme dans celui de la théologie, de la morale et de la société, le système « du bloc » est adopté et les hommes suivent le conducteur avec autant de confiance — ou aussi étourdiment — qu'ils suivent un guide dans une étroite ravine de montagne. où le pionnier d'un rally paper. D'où il suit qu'une personnalité prend la place d'une Cause, et que les forces qui devraient être dépensées à la libre recherche de la connaissance, sont gaspillées à défendre ou propager les théories de « notre école », de « notre groupement », de « nos amis ». Ce culte des personnalités est incompatible avec la philosophie, parce que le Soph ou Claire Lumière ne peut être manifesté qu'en proportion de l'impersonnalité de celui qui le reçoit.

***

Comme le biologiste est incapable d'approfondir la science de la vie terrestre, à moins d'accepter et d'étudier ses manifestations quaternaires dans le monde minéral, végétal, animal et humain, de même le scientiste est incapable d'arriver à des résultats satisfaisants et utiles, à moins d'accepter et d'étudier les degrés d'être quaternaires de l'état physique et partant les splendides possibilités de réalisation qui lui sont ouvertes : jusqu'à ce qu'il arrive à cet état d'évolution, trois parties de son champ intellectuel sont obscurcies.

*
* *

En adoptant la libre recherche basée sur des lois Cosmiques, en toute leur magnifique étendue, le scientiste philanthrope n'encourt aucun risque. Pendant des âges et des âges les mêmes sillons ont été soigneusement suivis ; l'ancienne sagesse est ignorée, négligée ou dédaignée ; la misère, l'angoisse et l'inquiétude du monde s'accroissent continuellement : Misère, angoisse et inquiétude auxquelles de beaucoup la plupart des tant vantées découvertes n'ajoutent qu'une peine ou un danger de plus.

Que la science ait besoin d'être éclairée par la philosophie, comme la philosophie a besoin d'être manifestée par la science, est prouvé par ce fait : Actuellement, malgré tout le soi-disant perfectionnement de la science médicale, il n'amoindrit pas l'affreux registre mortuaire.

Les améliorations dans l'art de la guerre, du carnage et de la souffrance se sont accrues.

Les améliorations de la locomotion ajoutent à l'inquiétude et au danger.

Il est vrai que l'accroissement de la connaissance des anesthésiques a amoindri la souffrance et sauvé les vies de plusieurs qui autrement auraient été victimes de cruelles maladies, et a préservé la raison de plusieurs qui autrement auraient été incapables de supporter la soudaine secousse ou la morne continuité du malheur ; mais le sommeil donné par les plus beaux anesthétiques n'est pas comparable à celui du sommeil de trance qui a aussi l'avantage immense de ne laisser aucuns mauvais effets, de n'assujetir le malade à aucune réaction. Les progrès de la chirurgie dûs à l'habilité du chirurgien et au perfectionnement des instruments, est au contraire digne de tout honneur et de toute admiration.

En fait, à peu d'exceptions près, il semble que ce soit plutôt l'Agni des mille sacrifices que l'Agni le bienfaisant, l'ami de l'homme, qui inspire ou dirige le cours de la science actuelle.

*
* *

La science gagne en valeur à mesure qu'elle tend vers l'amélioration du triste état actuel de l'homme, à mesure qu'elle développe les aptitudes de la terre qui est son héritage et son home, et la prépare à être le paradis terrestre qu'elle est capable de devenir: cette œuvre magnifique échoit à l'homme et à l'homme seul. La science dont l'objet et le but est le bien-être et le bonheur de la terre et de l'homme ne peut pas être séparée du Soph, la Lumière habitante et universelle, l'Agni suprême. La splendeur du Soph illumine non seulement tout ce qu'elle permée, mais diffuse ses rayons vers tout ce qui est capable de la recevoir et d'y répondre. Il s'ensuit que le Soph et la science qui augmente le bien-être et le bonheur de l'être terrestre, de sa manifestation physique, doivent de nécessité être unies et indissolubles.

*
* *

Un des enseignements de la Base de la Philosophie Cosmique est que le manque de connaissance assujettit les hommes à la souffrance et à la mortalité. Donc, c'est par l'acquisition de la connaissance qui lui manque que l'homme peut s'affranchir de ces maux.

Pour réaliser cela, il est nécessaire de comprendre les forces physiques, leur nature et leurs aptitudes, *librement*, c'est-à-dire sans préjugé ou parti-pris, sans aucun culte des personnalités, n'acceptant rien qui ne soit en accord avec la logique, et ne rejetant rien qui soit en accord avec elle, indépendamment de la source d'où la connaissance provient, indépendamment de la borne vers laquelle elle tend, et se souvenant que la valeur de la connaissance est proportionnée à l'amélioration pratique de la condition de la terre et de ses habitants, dont l'homme Psycho-Intellectuel est le chef-d'œuvre. Dans l'enseignement suivant, la connaissance d'antan n'est dévoilée qu'autant qu'elle est

capable d'une utilité actuelle. L'étudiant cosmique, bien entendu, n'acceptera que ce qui est compatible avec la raison, mais afin qu'il puisse juger justement, il faut qu'il s'affranchisse autant que possible des idées préconçues et surtout des croyances populaires, ce qui n'est pas une légère entreprise.

*
* *

L'Etat physique

Les émanations solaires sont au nombre de douze.

Les atmosphères réceptrices et responsives envers ses émanations sont au nombre de douze.

A la fois les émanations et ce qui les reçoit sont composés.

La réception et la responsion vis-à-vis des émanations solaires sont le moyen de les manifester.

Les émanations solaires traversent les raréfactions directement et instantanément, pour l'homme dans son état normal actuel de sentientation.

En contact avec l'atmosphère qui entoure la terre et en fait partie (car ici nous ne considèrerons que la terre), les douze rayons sont vêtus et manifestés par douze atmosphères réceptrices et responsives. Les résultats de cette réception et responsion sont au nombre de douze, savoir :

1 La vie, 2 la sensation, 3 le mouvement, 4 la friction, 5 la chaleur, 6 la lumière, 7 le désir, 8 la sélection, 9 la perméation, 10 la formation, 11 la transformation, 12 la fruition.

*
* *

Les planètes qui circulent autour du soleil sont au nombre de douze; elles sont capables d'être influencées par les émanations solaires au moyen de leurs atmosphères réceptives et responsives vis-à-vis de ces émanations.

En ordre, tout le système planétaire est bienfaisant pour la terre et pour l'homme.

L'atmosphère qui enveloppe l'air respirable, afin de faciliter la compréhension, peut être classifiée en raréfac-

tions variées, quoique ces degrés s'unifient avec les degrés voisins, comme le font les couleurs de l'arc-en-ciel. Ces raréfactions forment les quatre degrés nerveux, les quatre degrés psychiques, les quatre degrés mentaux, *qui tous appartiennent à la terre.*

*
* *

Les résultats de la réception et de la responsion atmosphérique vis-à-vis des émanations solaires sont normalement inséparables aussi. Par exemple la sensation est inséparable de la vie ; le mouvement de la sensation ; la friction, du mouvement ; la chaleur, de la friction ; la lumière de la chaleur ; le désir, de la lumière ; la sélection, du désir ; la perméation, de la sélection ; la formation, de la perméation ; la transformation (progressive), de la perméation ; la fruition, de la transformation progressive.

*
* *

La progression continuelle vers le perfectionnement est la loi normale et cosmique, le seul effet légitime de la transformation. La transformation qui est l'effet de la dissolution est anormale. Sa cause la plus fréquente et la plus générale est la non plasticité ou fixité du dense, laquelle empêche sa dûe responsion envers ce qui est plus raréfié,avec quoi il est en affinité naturelle. Ce fait sera compris si on considère que l'air respirable qui n'est pas dûment perméé par l'atmosphère voisine plus raréfiée,l'eau qui n'est pas dûment perméée par l'air respirable, le sol qui n'est pas dûment perméé par l'eau, sont impropres à la sustentation. De même manière, le degré de l'âme des sens qui n'est pas dûment perméé par le mental ; le nerveux qui n'est pas dûment perméé par l'âme des sens ; le physique qui n'est pas dûment perméé par le degré nerveux avec lequel il est en naturelle affinité, manquent de sustentation et sont assujettis à la transformation de la dissolution. Dans l'état physique, le degré d'être nervo-physique est spécialement soumis à cette anormale condition accidentelle et temporaire pour des raisons expliquées

dans la Tradition cosmique. L'étudiant de la Philosophie Cosmique saura aussi qu'il est au pouvoir de l'homme Psycho-Intellectuel, et de lui seul, de remédier à cette triste actualité.

*
* *

De L'Ether

La plus grande raréfaction qui entoure les moins grandes raréfactions qui à leur tour entourent la surface des sphères célestes a reçu des scientistes modernes le nom d'éther. C'est l'Indra des Aryas dont le poète Chaldéen chante la louange : « En lui nous vivons et il est notre vie. » Cette raréfaction contient tout ce qui est nécessaire pour le bien-être et la perpétuité des densités relatives qui la peuplent ; elle est capable d'être pour chaque sphère sa sustentation et par conséquent sa satisfaction intégrale. En elle circule l'immensité de l'empire sphérique des Matérialismes. Les forces émanées solaires et stellaires, qui ne sont manifestables aux hommes qu'au moyen de l'atmosphère de la terre, traversent la raréfaction étherique sans temps selon le calcul humain : par exemple les émanations qui quittent la plus grande raréfaction d'une sphère solaire ou planétaire arrivent à l'atmosphère la plus raréfiée de la terre sans temps, sauf lorsqu'il y a dans la ligne directe de leur radiation l'atmosphère d'un autre ou d'autres corps célestes dans laquelle elles s'arrêtent et sont ainsi manifestées. *Le calcul de la rapidité avec laquelle les rayons solaires et planétaires traversent l'immensité étherique doit être basé sur le nombre et l'étendue des atmosphères solaires, planétaires et stellaires qu'ils traversent en leur course.*

*
* *

Les émanations solaires et planétaires sont manifestées comme chaleur, lumière, etc., etc., seulement lorsqu'elles arrivent à l'atmosphère respirable d'une autre sphère ou sphéroïde ; les ondulations sont l'effet de leurs radiations quand elles se vêtent de l'atmosphère des sphères qu'elles

rencontrent et par laquelle elles sont manifestées. Si ces phénomènes affectaient l'éther de manière à produire ses ondulations, l'immensité étherique serait nécessairement d'une densité voisine, par conséquent l'éther ne pourrait pas être capable de tout perméer. Il est plus que douteux que les émanations solaires et planétaires soient manifestées comme phénomènes lumineux, caloriques, etc., même dans les raréfactions mentales, psychiques, et nerveuses qui appartiennent aux sphères qu'elles entourent. L'étudiant Cosmique doit se souvenir que l'atmosphère respirable de la terre est dans son état normal l'unique médium entre la sentientation de l'homme et les degrés plus raréfiés.

***

A ce qui est appelé l'éther, beaucoup de caractéristiques contradictoires et bizarres sont assignées dont toutes sont dérivées d'hypothèses et non de preuves, et, parmi d'autres des vibrations. Les astrosophes d'autrefois soutenaient que l'immensité raréfiée dans laquelle les mondes stellaires se mouvaient dans leurs courses harmonieuses transmettait leurs radiations les unes vers les autres, en restant elle-même immuable pour notre perception, et que les ondulations sentientables pour l'homme n'arrivaient que lorsque leurs émanations arrivaient aux atmosphères qui étaient capables de les recevoir et d'y répondre, comme de la lumière, de la chaleur, etc. Un des astrosophes de Misraim, s'adressant aux Initiés disait : « La raréfaction de la matière subtile dans laquelle les mondes qui constituent l'empire sphérique physique vivent et se meuvent, et par laquelle ils vivent, est au-delà de la sentientation des sens nervo-physiques. Ceux-là seulement sont capables de partiellement sentienter ce milieu sans bornes, qui sont capables de s'extérioriser dans leur parfaite individualité mentale, dans laquelle cette matière subtile, capable dans les Matérialismes de tout perméer, leur est sentientable comme la raréfaction atmosphérique nerveuse est sentien-

table pour ceux qui s'extériorisent dans leur individualité nerveuse. L'atmosphère respirable à travers et par laquelle les forces émanées des mondes stellaires sont manifestées les unes aux autres comme ondulations de longueur et de rapidité variées est donc (sauf de rares exceptions) la limite de notre sentientation et de notre conception même. Dans les Matérialismes, les forces physiques émanées par les mondes stellaires cherchent à se manifester dans leurs sphères alliées, au moyen de l'entourage atmosphérique avec lequel elles sont en affinité. Dans ce but, elles traversent la subtile immensité instantanément et sans sensible effet. Au contraire, les forces émanées des mondes stellaires, dans leur passage à travers l'atmosphères nerveuse prennent un certain temps pour se vêtir de la matière ambiante et peuvent être manifestées comme des vibrations et des ondulations.

***

Un proverbe affirme qu'« un peu de connaissance est chose dangereuse ». Il y en a un beaucoup plus ancien : « Toutes les voies de la sagesse sont pleines de bonheur, tous ses sentiers sont pleins de paix. » Le dernier proverbe est confirmé par la juste conception de l'immensité éthérique, dans laquelle tous les mondes stellaires du vaste empire matériel sphérique ont leur habitation. Ce milieu sans limite et capable de tout perméer, contient tout ce qui est nécessaire pour le perfectionnement des mondes, depuis le plus grand et le plus hautement évolué jusqu'à celui qui est encore en son enfance intellectuelle et en proportion de leur évolution et par conséquent de leur volonté et de leur puissance de réception et de responsion, est leur progrès vers le perfectionnement, donc leur bonheur et leur harmonie. L'aspiration est proportionnelle au développement. Un des plus illuminés des anciens Aryas, dans sa sublime évocation au Capable de tout perméer chante : « Indra, Etre de tout l'Etre, comme le voyageur épuisé a soif de l'eau, comme le voyageur perdu

dans la nuit, soupire après l'aube du jour, de même soupire tout mon être pour toi. » Selon la vulgaire croyance à l'égard du Capable de tout perméer et de ses attributs, ils peuvent être comparés aux puits dont toute goutte d'eau n'est tirée qu'avec labeur et souffrance ou à une lumière couverte d'une caisse qui ne peut être soulevée que légèrement et au prix d'une peine continuelle. La sagesse qui seule écarte le voile de la lumière démontre que dans le Capable de tout perméer, dans lequel tout être vit, et qui est l'être de tout être, l'homme n'a qu'à évoluer en lui-même ce dont il est le vêtement, pour être capable d'être sa suprême manifestation ; et qu'en proportion de son pouvoir de réception et de responsion, il peut répondre non seulement *pleinement*, mais devenir un avec Lui. Quelqu'un qui s'évolue jusqu'à ce point a devant lui un rôle magnifique dans le cosmos de l'être, car il est comme une nappe qui tire l'eau d'une source inépuisable et ainsi il est capable de perfectionner non seulement lui-même et son entourage, mais la sphère même qu'il habite, parce que par cette unification, il comprend de plus en plus la splendeur du vaste laboratoire dans, par et avec lequel il peut être couronné d'honneur et de gloire, et mettre toutes choses sous lui, même la soi-disant mortalité.

LA DOUCEUR

La douceur est une des qualités les plus nécessaires pour ceux qui aspirent à prendre leur place comme pionniers du mouvement, justementappelé Cosmophile puisque son objet est de préparer le chemin pour l'affinité et l'harmonie universelles.

Non pas la douceur résultant de l'indifférence ou de la faiblesse, mais celle de la force qui émane du repos de l'équilibre, vers lequel, elle se dirige tout droit, comme l'aiguille magnétique vers les pôles. Dans une œuvre Cosmique il faut nécessairement que le pionnier vienne en contact avec des êtres dont les dispositions, les aptitudes, les conceptions et les buts sont très variés, et parmi lesquels il doit être l'équilibrateur.

L'aspirant doit donc, dans la sincérité de la charité, résumer en lui-même toutes ces choses, pour ceux qui, en sincérité désirent son aide ou sa protection. Il doit être comme l'eau calme qui porte en sûreté, vers le rivage, les vaisseaux endommagés par la tempête ; comme les toutes petites et fines racines qui cherchent et trouvent la sustention pour le grand arbre ; comme l'huile qui permée ce qui pour l'eau même est imperméable, ou encore comme l'éther, qui, bien qu'à peine sentientable,est la vie de l'air respirable et dont dépend principalement la respiration de l'être individuel terrestre. D'où la nécessité de cultiver la douceur pour ceux qui aspirent à être d'un réel et pratique service pour la collectivité. Plein de force est la bénédiction d'antan : « Sois plastique comme de l'eau pour que tu puisses exceller. » Plein de sagesse est le conseil

encore plus ancien: « Comme l'éther est pour l'air, que la douceur soit pour la plasticité. »

Souvent, dans la grande prostration physique, la quiétude que provoque le sommeil est le meilleur remède. Il en est de même à l'égard de la grande prostration des enfants fatigués de la terre ; et de même encore à l'égard de la prostration mentale et nerveuse et de la prostration physique.

S'il est vrai que les sens physiques apportent la sentientation au cerveau physique seulement, avec combien plus d'empressement les sens nerveux et mentaux cherchent-ils le repos de la quiétude contre les luttes nerveuses et mentales. Voici pourquoi la présence même de celui qui a gagné le repos de la force, dans les degrés nerveux et mental (que seule la douceur peut assurer) est une source et un foyer de repos pour celui qui est nerveusement et mentalement abattu. Un des conseils d'antan aux pion niers cosmophiles était : « Il ne faut pas briser le roseau meurtri, ni éteindre la mêche qui fume encore.« Il ne nous appartient pas de juger les hommes par leurs fautes, mais par leurs vertus de les conduire à la victoire. Or, la douceur née de la force est aussi la sustentation des vertus de ceux qui sont de bonne volonté, comme la pluie douce est celle des plantes germantes. Au contraire la véhémence des accusations passionnées, le jugement emporté, et le reproche non charitable sont comme le soleil brûlant de l'été, ou comme le souffle glacial des vents d'hiver. La douceur qui est née de la force n'a rien de commun avec le conseil antisocialiste et démoralisateur : « Si un homme te frappe sur l'une de tes joues, tourne vers lui l'autre ; si un homme enlève ton manteau, laisse-lui aussi avoir ton habit, etc., etc. » *Laquelle doctrine* est un *encouragement direct à la violence et au vol.* Au contraire la douceur qui est née de la force est le plus efficace moyen de contrecarrer la violence, et d'équilibrer ce qui est en excès. La violence opposée à la violence, le tort opposé au tort, sont

comme de l'huile sur le feu. Il faut que les êtres, chez lesquels la raison n'a pas évolué le sentiment de la justice, qui est la charité, et chez lesquels l'impulsion et la sensation prévalent sur la charité, soient instruits à se garder de la violence, par les moyens qu'ils comprennent, à la fois pour leur propre bien et pour celui de la famille, ou de la société dont ils font partie. Mais, l'œuvre des pionniers cosmophiles est parmi les hommes qui sont suffisamment évolués pour désirer la paix, et qui sont de bonne volonté ; par conséquent cette œuvre de culture et de développement doit être accomplie avec le soin que met un habile jardinier à tailler, redresser et arroser une plante rare, et non pas avec la brutalité d'un jardinier maladroit qui, dans l'opération, nuit au bien-être de la plante et détruit son utilité. Dans les conditions actuelles où la coercition des excès est si nécessaire, l'être *imparfaitement évolué et partant égoïste*, doit comprendre et sentir que la contrainte qu'on veut lui imposer n'a pas pour objet de le punir mais d'empêcher autrui de souffrir de ses excès.

Le manque de douceur trouvé malheureusement si fréquemment parmi les chefs d'états (civils ou militaires), chez les parents ou les tuteurs, est la cause de la croissance des imperfections, et la diminution des vertus en est l'effet. La soi-disant discipline brutale à laquelle les membres plus faibles des familles, cités, et nations, sont assujettis, est un des moyens les plus néfastes de culture des mauvaises herbes humaines ; et de détérioration du blé humain. Tous les individus qui sont en quelque sorte responsables d'autrui, fussent-ils chefs de nations, de cités, ou de familles, et qui sont de bonne volonté envers ceux du bien-être desquels ils sont responsables, feront bien de se rappeler que *le bon* et *le mauvais* sont relatifs et que l'imperfection est le résultat de la *non évolution*. Enfin, que la douceur est souvent le plus efficace moyen d'évolution humaine.

— Regardée même d'un point de vue égoïste, la dou-

ceur, qui est de la force, est désirable, parce que, par ce moyen, ceux qui sont responsables pour autrui, peuvent raisonnablement espérer y puiser le repos qui est essentiel pour leur propre développement. Etant donné que tout individu cherche principalement et essentiellement à manifester et à retenir sa propre personnalité ; que la grande majorité des hommes, est d'avis que la meilleure façon d'en effectuer la préservation est la conservation du *statu-quo* ; et vu que la généralité de ceux-ci évoluent leurs fautes et leurs faiblesses plus que leurs vertus, il est naturel que des tentatives pour corriger ou amoindrir ces fautes et ces faiblesses, rencontrent souvent une résistance obstinée ou violente.

Les idées d'excellence diffèrent aussi largement que diffèrent les individualités variées qui constituent l'humanité : d'où il suit que comme l'honnête homme s'enorgueillit de son honnêteté, le philanthrope de sa philanthropie, le Sage de sa Sagesse ; de même le voleur s'enorgueillit de sa dextérité dans l'art de voler ; le brutal de sa brutalité, les sots de leur sottise ; parce que le vol, la brutalité et la sottise sont les traits dominants de leur moi, comme l'honnêteté, la générosité, la bonté, et la sagesse, sont les traits dominants et caractéristiques des honnêtes gens, des philanthropes, des généreux et des sages ; et c'est encore leur *moi* TEL QU'IL EST *qui leur est précieux au delà de tout*. C'est le moi tel qu'il est, pour la conservation intégrale duquel ils sont toujours prêts à prendre les armes.

Ils sont véritablement rares, ceux qui sont assez plastiques pour souffrir volontairement que la moindre molécule de leur personnalité soit perdue en celle d'autrui, et dont le Kévès de l'Occident lointain porta témoignage en ces termes : « Celui qui unit son individualité avec le moi universel devient un avec l'universalité ». Cette abnégation n'est atteinte que par un petit nombre. Cependant elle est essentielle, comme l'expérience le prouve, à tous

ceux qui entreprennent le perfectionnement d'autrui et qui ont la plasticité voulue pour cette œuvre, dont le but est le bien-être de tous.

La méthode dont se servent actuellement les prétendus réformateurs pour corriger ce qu'ils considèrent, souvent sans juste cause, être des imperfections chez ceux qu'ils entreprennent de réformer, est en accord avec le conseil : « Si votre œil vous offense arrachez-le, et si votre main droite vous offense,coupez-la et jetez-la. » Lequel conseil ne paraît pas une preuve de la sagesse divine. *La punition, et l'aide au développement des vertus* (opposées aux fautes causées par le manque d'équilibre et dûes à l'excès,) *diffèrent diamétralement* ; comme le conseil d'arracher l'œil et de couper la main diffère totalement de l'œuvre du vrai médecin dont l'objet est de guérir l'œil et la main.

Dans l'œuvre mentale, nerveuse et physique à laquelle le cosmosophe aspire, la première doit être d'établir l'affinité aveé les malades, sans laquelle aucune réelle et durable amélioration ne peut être effectuée ; et cette affinité se produit et se conserve plus aisément, grâce à *la douceur*. Même là où la gangrène a produit la semi-léthargie, où l'agitation de la fièvre provoque le délire, les souffrances sont rendues moins pénibles et plus supportables par l'effet de douceur.

La vraie justice est *une* avec la charité, mais à l'égard *de l'humanité trompée et lasse, la justice est la douceur. Douceur qui doit être aussi étendue que le sont les douleurs et les torts de l'humanité.* Celui, qui n'a pas évolué cette qualité *si précieuse* est impropre à prendre soin de l'évolution d'autrui, si nombreuses et développées que soient ses autres qualités. En effet si puissantes que puissent être ses forces intellectuelles et vitales, la sévérité, la témérité du jugement et les sentiments égoïstes affectent selon leur sensibilité ceux pour lesquels il diffuse ses forces et celles-ci peuvent être comparées à la couche

d'huile qui répandue sur l'eau empêche l'air d'y pénétrer. Petit à petit ceux qui tout d'abord désirèrent recevoir ces forces et y répondre, s'enferment dans un enveloppement de méfiance parce qu'ils sentientent qu'avec la perméation des forces leur est venue aussi la perméation des imperfections de leur perméateur.

Au contraire, avec quelle joie ceux qui ont cultivé la qualité de la douceur, voient-ils leurs forces toujours reçues plus largement, et rendues avec plus de confiance ! La paix, l'harmonie, le bonheur et le bien-être des nations groupements ou familles dépendent, dans une grande mesure de la douceur de leurs chefs, et celle-ci peut être comparée aux rayons solaires du printemps au contact desquels les plantes s'éveillent à la vie et se revêtent de belles parures riches en vitalité.

Aussi instructif que beau est l'exemple d'Aba, auquel il était demandé de juger et de punir certains délinquants et qui répondit simplement : *Laissez-les* ! puis qui dirigea vers les déséquilibrés ses forces mélangées de douceur, douceur en laquelle il est prééminent, jusqu'à ce que graduellement et petit à petit, l'harmonie, qui est l'ordre, remplacât la discorde, et que ceux qui souffraient et se lamentaient pussent se dire les uns aux autres : « Aba souffre avec nous! Aba se lamente avec nous ! Il faut qu'Aba se réjouisse avec nous ! »

Dans un article précédent, la valeur de la plasticité,chez les chefs de nations, de groupements de familles a été démontrée ; or la douceur est la qualiié essentielle à la plasticité, dans la mesure de son étendue, parce que c'est cette qualité qui permet le mieux de surmonter les difficultés et d'en atténuer les aspérités. Qui n'a pas remarqué l'effet produit sur une famille par l'influence d'une mère possédant la douceur de la force, et dont il peut être témoigné : « Ses voies sont des voies d'agrément, et tous ses sentiers sont la paix. » Le droit le plus sacré, le plus précieux de

la mère et de l'épouse est d'être la source du repos du foyer et du home.

Il en est,pour chaque individualité composée, de même que pour les gouverneurs de nations, de groupements ou de familles ; car par la douceur, le moi supérieur devient capable de régler et de garder dans l'harmonie le moi inférieur de son être composé ; et le moi supérieur devient aussi comme un rocher sur lequel est située la forteresse où tous ceux qui en dépendent peuvent être en sûreté.

Au contraire,les faiblesses, les imperfections et les infirmités causées ordinairement par la négligence du moi supérieur excitent ou épuisent tout l'être.

Si la qualité de la douceur était cultivée dès l'enfance,le nombre de ceux qui souffrent du déséquilibre, dont la cause est l'excès,serait énormément amoindri.

Ceux qui apprennent et enseignent que la douceur est aussi essentielle pour la santé morale et nerveuse que l'air vif l'est pour la santé physique, méritent une branche de lauriers.

Parmi la mutiplicité des espèces de la grande armée des microbes,il n'y en a pas de plus néfaste que ceux de l'irritabilité,et la douceur est encore le plus efficace de tous les remèdes pour se protéger contre leurs ravages.

Ce ne sont pas les grands malheurs ou les calamités qui, le plus ordinairement épuisent la force mentale, nerveuse et vitale ; mais plutôt l'usure causée par l'énervement, les tracasseries et les ennemis relativement petits, et qui causent des dégradations continues quoique imperceptibles, comme l'égouttement de l'eau use le rocher. Peu de personnes se rendent pleinement compte du fait que là, où les maladies infectieuses ou contagieuses tuent par milliers, c'est par dizaine de milliers que l'on compte les victimes du surmenage mental et nerveux, et que l'inquiétude, la lassitude et la souffrance souvent presque inconscientes causées par des circonstances en apparence insi-

gnifiantes, tiennent le système nerveux dans un état d'ultra-sensibilité.

Cet état constitue le meilleur terrain de propagation pour ce microbe de l'irritabilité qu'il est aussi difficile d'exterminer qu'il est dangereux de l'encourager. Et pour la guérison de cette véritable maladie, la douceur est comme un baume de Gilead.

***

Il existe une tradition racontant qu'à une époque où le royaume d'Ache était en proie au déséquilibre causé par tous les excès, Ache fit venir auprès de lui les différents gouverneurs de nations afin de leur demander conseil sur le moyen de remédier à cette situation et d'améliorer le sort de son peuple. Il suivit fidèlement leurs avis sans malheureusement en obtenir de résultat satisfaisant. Finalement, il s'adressa à Aoual et quand celui-ci fut présent il le mit au courant de la situation et de ses efforts pour remédier aux troubles et soulager les souffrances de son peuple. Aoual sourit alors et répondit : « Le remède que vous désirez est la douceur Si vous le voulez, j'irai essayer de son efficacité. » Il fit alors ses adieux à Ache et voilé dans la douceur il se dirigea vers le centre du déséquilibre, qui était la capitale du royaume.

Au milieu de cette cité se trouvait une grande fontaine ; à l'apparition de l'étoile du soir, Aoual se reposa sur le large bord du bassin et s'y endormit. Dans son sommeil il émettait de tous côtés ses forces quaternaires physiques enveloppées en une douceur ineffable, de sorte que son aura pathétique couvrit premièrement la cité, puis graduellement le royaume entier.

La nuit, la ville semblait complètement déserte, car les habitants craignant quelque malheur n'osaient se hasarder au dehors ; mais à l'aube, quelques-uns vinrent pour puiser de l'eau au bassin de la fontaine et s'émerveillèrent, se disant les uns aux autres : « Qui est ce bel adolescent, d'une beauté surhumaine ? » et comme tous l'admiraient,

ils s'endormirent à leur tour. Aoual resta ainsi une lune entière endormi sur le large rebord du bassin.

Le 28e jour, il s'éveilla à l'activité, et se levant il vit tout autour de la fontaine les habitants de la cité qui dormaient paisiblement dans la vaste radiance de son aura. Il quitta la ville et traversa la grande forêt qui l'entourait, et au fur et à mesure qu'il avançait, tous les habitants de la forêt, depuis les lions jusqu'aux petits lapins, s'endormaient paisiblement, car dans l'aura de la douceur d'Aoual se trouvait la satisfaction de tout l'être. En arrivant au palais d'Ache, il s'aperçut que tous les habitants du palais dormaient également et Ache seul veillait en activité. Il le réconforta en lui disant : « Tout le monde dans le royaume se repose depuis le principal mage jusqu'aux habitants de la forêt et des champs; lorsqu'ils s'éveilleront, tout sera bien en eux. » Ache dit : « Comment Aoual a-t-il exécuté cette grande merveille ? »

Aoual répondit doucement : « Ce n'est pas à moi, mais à Ache qu'est due cette merveille bienfaisante. En raison de sa plasticité, son aura s'est étendue sur les habitants de son royaume, recevant ma douceur, y répondant et la diffusant de telle sorte que ce fut comme une berceuse. »

Ache répondit : « A jamais soit béni Aoual, le suprême berceur dont la douceur est la force. »

Comme Ache parlait ainsi, lui aussi s'endormit et Aoual veilla sur lui et sur les siens pendant 40 jours et 40 nuits.

La tradition démontre qu'il y avait autrefois un ordre berceur dont les membres étaient choisis pour leur plasticité et leur douceur. Du récit de leur œuvre, qui est plein d'intérêt, nous apprenons que quelques-uns d'entre eux, les évolués paraissent avoir été pour les affligés comme de sûrs et puissants anesthésiques et on dit de l'un d'eux : « Comme le Soma parmi les plantes, tel est Pavona parmi les hommes. » Et d'un autre il est dit encore : « A la main gauche il y a la douceur, et à la main droite il y a sa force; c'est pourquoi il est capable de faire reposer ceux qu'il

soutient, et de soutenir ceux qu'il fait reposer. Qui peut lui être comparé en utilité ?

*
* *

Les enfants, dès l'âge le plus tendre, doivent être instruits par préceptes et encore plus par l'exemple de la valeur de la douceur, et dressés à la cultiver pratiquement ; ce qui leur épargnera beaucoup des heurts dans l'existence et atténuera pour eux les effets mêmes d'un entourage non sympathique. Plus encore, cela leur fournira un puissant moyen pour la conservation de leur individualité nerveuse, dans le cas où ils quitteraient leur degré d'être physique. En cultivant cette vertu, on se met en communication avec des être des raréfactions qui sont en affinité avec soi, de sorte que l'aura s'imprègne d'une paix et d'une harmonie, autrement inconnues, et dont dépendent grandement la longévité et le bonheur sur la terre tout en préparant également le chemin pour la perpétuelle conservation des degrés d'être plus raréfiés.

Il pourra intéresser l'étudiant psycho-intellectuel de savoir que le lait et le miel, si souvent mentionnés dans la tradition, étaient symboliques de la sustentation dont la plasticité et la douceur sont les véhicules.

UN RÊVE

Cette nuit, j'ai fait un rêve, un très beau rêve...

J'ai rêvé que tout doucement je vogageais dans les lumineuses profondeurs de la mer immense.

L'eau était phosphorescente, un grand calme me pénétrait, et de grosses vagues d'azur et d'opale berçaient le monde merveilleux des eaux profondes.

Je passais dans les sentiers aurisés à travers les âges par la déesse Darceto ou par la puissance violette de Celui dont le surombrement protège l'être nerveux des séparés ; je passais dans les sentiers de paix du séjour de la multiplicité qui attend le revêtement.

Et je voyais combien ces êtres nerveux formaient de vivantes constellations, combien, par affinité, chaque patrie, chaque race humaine suffisamment individualisée pour persister, se reconstitue éternellement dans la région nerveuse.

Bientôt j'arrivai devant un palais d'une féerique beauté, d'où émanait une lumière d'or plus brillante que celle de l'Etoile du Berger, parmi la splendeur de saphir et d'émeraude des eaux de la mer profonde.

Une voix d'une mélodie enchanteuse murmura à mon oreille, comme un souffle de zéphir : — Où vas-tu, Fille des hommes?

Et en mentalité je répondis :

— Je vais dans le palais où une forte affinité m'attire si puissamment.

Alors, la porte d'or de la merveilleuse demeure s'ouvrit devant moi et je pénétrai dans une cour intérieure.

Au milieu de cette cour, de forme carrée, quatre portails lumineux, posés les uns devant les autres et faisant comme une allée, formée par quatre arceaux, me barraient le chemin, et je compris que ces portails ne s'ouvriraient devant moi que si je prononçais chacune des paroles qui devaient me permettre d'avancer plus loin.

Après m'être un instant reposée, en mentalité je dis ces mots :

— Qu'y a-t-il d'universel, si ce n'est *la vie* ?

Et en une seconde, je fus enveloppée de radiance dorée, étoilée d'émeraude, devant moi les lettres I H apparurent étincelantes et le premier portail fermé s'ouvrit lentement.

Un instant je me reposai encore. Puis en mentalité, je dis ces mots :

« Ce qui a été et ce qui est sera : car tout est éternel, sauf la forme individuelle. Néanmoins tout tend vers le perfectionnement et la lumière d'une époque est l'ombre de celle qui lui succède. L'aube du septième éclaircissement est proche ; la vie et la lumière sont inséparables ; et le septième éclaircissement est l'époque de *la lumière* que rien ne pourra jamais obscurcir. »

Une grande onde saphirine m'enveloppa tout entière. Et la voix mélodieuse, pareille au zéphir des bois, murmura à mon oreille :

— Bénie soit la lumière de l'Agni du Foyer ! »

Et le second portail fermé s'ouvrit lentement.

Un instant, je me reposai encore. Puis en mentalité je dis ces paroles :

— Je me suis aperçue que les pensées sont la formation. Ayons du courage. Cherchons joyeusement et ardemment la lutte, qui doit nous mener à la réalisation. Pour la lutte suprême, qui est celle de l'harmonie et du bonheur, contre les souffrances ténébreuses du désordre, *la puissance* de la force et de la protection est prééminemment désirable ; cette puissance qui sert la cause de la

ustice, cette puissance impersonnelle qui est le contraire des pouvoirs que recherche l'Agni aux mille sacrifices, cette puissance splendide qui est la lumière d'aura du Tout Misécordieux, qui est un lieu de repos pour les illuminés. »

Alors, une onde de couleur d'améthyste orientale, d'une pureté et d'une clarté merveilleuse, m'enveloppa tout entière.

Et le troisième portail fermé s'ouvrit lentement.

Deux étoiles, d'une intensité extraordinaire, m'apparurent, entre lesquelles une large voie violette grandit devant moi.

Je pénétrai dans la gloire de cette voie bienfaisante et à mesure que j'avançais, un lourd repos m'accablait d'une influence exquise.

Fortifiée et reposée, après un instant, je dis en mentalité ces paroles :

— A la marée montante, chaque lame recule, car il n'y a rien de nouveau et tout est flux et reflux, mais cependant le niveau de la mer s'élève. De même, quoique les lames du progrès social et individuel semblent reculer, la marée de l'évolution monte, irrésistible : qui pourrait arrêter l'aube du jour, dans sa course ?

Si l'évolution individuelle me permet d'unir à la vie la lumière et la puissance, si l'évolution individuelle étend mon être, plus j'évoluerai et plus je serai capable de travailler avec fruit à la réalisation de la conception du Divin Habitant qui est en moi : *l'utilité* est la couronne de l'évolution de la vie, de la lumière et de la puissance.

L'utilité, c'est la vie, la lumière et la puissance charitables, justes et tendant à la transformation progressive. Car nul ne vaut que selon la mesure où il peut servir les hommes. »

Et voici que la voix mélodieuse pareille au zéphir des bois, murmura comme un chant berceur cette phrase simple et belle, tandis que le quatrième portail fermé s'ouvrait

entement et que tout autour de moi la lumière pure s'irradiait de feux de diamant :

— L'utilité, c'est d'améliorer la condition humaine, de lui faciliter de plus en plus le progrès, le bien-être, le bonheur. »

Un instant, je me reposai encore ; puis je pénétrai dans une seconde cour, celle-là toute petite.

Au milieu de cette cour, de forme ronde, se trouvait un escalier de douze marches, au sommet duquel était un dôme auréolé d'une lumière si brillante, si étincelante, que mes yeux ne purent en distinguer la couleur.

L'escalier était aurisé si fortement que j'en approchai avec peine, sentant que la force dense qui le couvrait était un rempart très puissant, qui ne me laisserait monter les douze marches que si je prononçais les paroles attendues.

Je répétai la phrase belle et simple que la voix mélodieuse pareille au zéphir des bois avait murmuré à mon oreille comme un chant berceur :

— L'utilité, c'est d'améliorer la condition humaine, de lui faciliter de plus en plus le progrès, le bien-être, le bonheur... »

Et en mentalité j'ajoutai à cette phrase ces paroles :

— Chacun doit donc se réjouir de l'avancement et du triomphe des autres, car tout perfectionnement des individus contribue au bien collectif. Une cause n'est pas une personnalité. Et, seuls, ceux qui ont franchi les premiers degrés de l'impersonnalité sans limites, peuvent commencer à comprendre et à connaître le véritable amour. Le pathétisme n'est manifesté que lorsqu'on aime impersonnellement, sans aucun égoïsme, sans crainte, sans faiblesse sans arrêt, sans que rien puisse l'éteindre, pas même le manque de responsion... il faut qu'il monte, qu'il monte, tel un jeune aigle, de foyer en foyer, de cime en cime, avec des ailes qui ne se lassent jamais...

L'amour est le sommet de la vie ! l'amour est le lien du

Cosmos ! vie, lumière, puissance, utilité, tout est né de l'amour, tout conduit à *l'amour* !

Amour ! l'entièrement beau, l'immortel amour ! « qui fait du soleil son char et qui monte sur les ailes du vent ! » Que celui qui aspire au perfectionnement infini soit transparent par sa sincérité et son humilité, de sorte que la radiance d'Eros, l'Immortel, l'Ancien des Jours, puisse irradier de son pur éclat le chemin vers la connaissance ! »

Et voici qu'alors je montai l'escalier de douze marches, au milieu d'une lumière blanche sublime, au milieu du chant des harpes et des trompettes d'innombrables êtres invisibles, au milieu de parfums exquis et pénétrants.

En haut des douze marches, au centre du dôme auréolé d'une lumière étincelante qui me parut être d'un blanc rosé je vis une forme passive, d'une extrême pureté, d'une grâce royale et majestueuse, et dont l'aura était d'une limpide et fraîche blancheur. Cette passive était très jeune, et son ample robe blanche, entourée d'une ceinture bleue, faisait ressortir tout l'éclat de son incomparable beauté.

Dans ses cheveux blonds, très beaux, il y avait quatre fleurs de lotus blanc.

De mentalité à mentalité, elle me dit ces paroles, avec une tendresse infinie qui me pénétra profondément et qui éveilla le passé très lointain. endormi en mon être :

— Bénie soit celle qui, par l'affinité qui nous unit depuis des éons et des éons, a centralisé dans son sommeil vers la demeure des profondeurs lumineuses de la mer !

Bénie à jamais soit la porteuse du 5, l'enfant de l'aube matinale ! L'affinité est la suprême évocatrice, et notre affinité est éternelle, comme la vérité.

— A l'étoile du clair matin, à l'enfant de la lumière, la plénitude du bien ! »

Pénétrée d'amour, je me reposai dans l'aura blanche dont la fraîcheur m'inondait de tendresse :

— Je me souviens, murmurai-je, je me souviens !... C'est vous qui m'avez adoptée, dans le passé lointain, ô

ma sœur, c'est vous qui m'avez formée des êtres raréfiés, afin de me rendre digne de mon bien aimé !...

A jamais et à jamais ma reconnaissance et ma tendresse sont à vous !

Notre affinité est éternelle, éternelle comme la vérité ! Des océans de souvenirs s'éveillent en moi à votre vue, sœur bien-aimée, dont je suis un peu la fille. Et je comprends que bientôt et toujours sur la terre nous travaillerons ensemble ! »

Alors, la passive d'une si merveilleuse beauté me tendit les bras et me serra longuement sur son cœur.

Et quand je m'éveillai au matin, dans ma chambre close, tout mon être était rempli de joie !

Je racontai mon rêve à mon bien-aimé. Et ensemble, nous nous réjouîmes, car nous avons compris que bientôt sur la terre je retrouverai celle que mon âme aime...

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

Lorsque la compagnie fut en vue des tentes, le cœur d'Al Azar lui manqua ; car son affection pour Auram était profonde et il craignait d'ajouter à sa peine. Grande fut donc sa joie, lorsque Auram vint rapidement à sa rencontre ; il descendit de son chameau et accourut pour le saluer, disant : « Le visage de mon seigneur que je pensais trouver assombri de douleur est comme celui de l'ange des bonnes nouvelles. »

Alors Auram dit : « Laissez la compagnie passer en avant aux tentes pour que nous parlions ensemble. »

Et Al Azar raconta à Auram tout ce qui était arrivé, et Auram le réconforta en disant : « Dans une vision dans la nuit d'hier, Sintra m'est apparue et m'a révélé beaucoup de choses. Tu as agi bien et sagement. C'est parce qu'elle m'a dit : en tel et tel temps Al Azar et ceux qui sont avec lui retourneront, que je suis venu à ta rencontre. »

La nuit où la compagnie qui était sous la charge d'Al Azar fit halte dans le désert, Sintra dormit dans la tente enveloppée dans le manteau d'Auram, et elle ôta la sandale de son pied droit et la mit à son côté près de la cruche de cristal d'eau de la source scellée et sacrée, mais la sandale de son pied gauche elle ne l'ôta pas, car elle dit : — « Jusqu'à ce qu'un lieu de repos soit trouvé pour mon fils, je ne lâcherai pas la courroie que celui qui l'engendra a attachée. »

Lorsque, à ce qu'il lui sembla, elle eut dormi un peu de temps seulement, elle entendit une voix qui appelait : « Auram, Auram », et elle s'émerveilla se demandant où pour-

rait être la voix, car Auram n'était pas dans le désert.

Comme elle attendait en silence, elle entendit encore la voix qui disait : « Parce que tes oreilles ne sont pas pleinement ouvertes, je te parle par l'intermédiaire d'une que je ne vois pas, sauf comme une arche de violet doublée de cramoisi. Tu as renvoyé Aish Ma Al des tentes de Hebra ; or le frère de sa mère, roi et chef hiérarchique de Misraim, craint que sa puissance ne pâlisse devant celle d'Aish Ma Al et ne cherche que le moyen de le supprimer secrètement. Sache donc que ni à Hébra; ni à Misraim Aish Ma Al ne sera gardé. Il est comme une Puissance mise à part : car tandis qu'Eza est du quaternaire, Aish Ma Al est du duodenaire.

Elle répondit : « Eza couche comme un lion, il repose comme un lionceau ; qui l'enlèvera de sa place ? Aish Ma Al est comme un porteur d'eau pour les troupeaux. »

*
* *

Alors, dans la vision, Sintra vit un moi plus raréfié quitter son moi qui dormait dans sa tente au milieu du désert, et s'en aller à la tente d'Auram et lui raconter tout ce qui avait été dit par la voix qui l'avait appelé par son nom.

Comme ce moi qui fit savoir à Auram la vision revenait au moi qui était dans la tente du désert, elle vit un sillon de fins filaments radieux de la couleur du pur saphir, qui formait une ligne droite vers le nord et qui s'étendait en haut, jusqu'à ce qui lui parut être un phare de lumière saphirine, mis sur une hauteur, mais voilé de brumes, de sorte que l'entourage de la lumière était caché. Lorsque Sintra fut rentrée dans son corps nervo-physique, et se fut reposée un peu, en s'éveillant elle se souvint de la vision, et comme elle se levait et se tenait debout, elle vit à ses pieds le sillon aux teintes saphirines qui conduisait vers le nord et montait vers une lumière voilée de brume sur une hauteur. Alors elle alla à Aish Ma Al qui était couché sur le sable sous un palmier

poussé auprès d'un puits d'eau douce qui ne tarissait pas ; et il dormait profondément.

Elle l'appela en disant : « Lève-toi, mon fils, lève-toi doucement et allons ensemble vers le nord et vers la hauteur sur laquelle il y a une lumière qui ne peut pas être cachée. »

Et elle prit la main gauche d'Aish Ma Al dans sa main droite et mit le manteau d'Auram sur les épaules d'Aish Ma Al en disant : « Porte ceci pour moi jusqu'à ce que l'époque de mon repos arrive. » Elle remit la sandale qu'elle avait délacée et plaça la petite cruche en cristal sur son épaule gauche, la soutenant de sa main gauche. Et elle vit qu'Aish Ma Al ne s'était pas éveillé ; elle le conduisit par la main comme si encore une fois il était un petit enfant. Ainsi tous deux s'avancèrent ensemble ; lorsqu'ils eurent accompli environ un tiers du voyage, elle sentit un soudain frisson parcourir son corps et, levant les yeux, elle vit devant elle, au-dessus du sillon de lumière, un nuage sombre d'où regardaient des yeux semblables à des lentilles de cristal jaune, derrière desquelles il y aurait des charbons ardents et des flammes de feu ; elle sut que c'étaient des yeux de fauves et que leurs intermédiaires et évocateurs humains étaient de Misraim et qu'ils cherchaient à la dominer et prendre possession d'Aish Ma Al ou à amener celui-ci par force au frère de Sintra, qui haïssait Aish Ma Al, parce qu'il le craignit. Alors elle obligea Aish Ma Al à s'étendre dans le sillon de lumière, la tête tournée vers le nord, et elle le couvrit de la tête aux pieds avec le manteau d'Auram et elle s'assit auprès de lui et veilla. Après quelque temps, elle vit que le jeune homme vers lequel les yeux des fauves étaient rivés avec persistance gémissait dans son sommeil et devenait inquiet; elle posa à terre la cruche de cristal et versa un peu de l'eau qu'elle contenait dans le creux de sa main gauche et elle trempa les deux doigts de sa main droite dans l'eau qui était dans le creux de sa main gauche, et en aspergea

Aish Ma Al ; et il reposa et elle vit que deux des yeux des fauves n'étaient plus visibles. Elle veilla et soigna son fils jusqu'à ce que l'eau dans la cruche fut épuisée, et lorsqu'elle vit que les yeux des fauves étaient encore lumineux et que leur lumière était concentrée sur Aish Ma Al et que la force vitale de celui-ci s'écoulait de lui comme de l'huile d'une outre percée, sa douleur fut très grande. Alors le soleil se leva dans un ciel sans nuage, et il lui sembla que la radiance saphirine pâlissait devant ses rayons brillants et brûlants. Elle dit : « Pour moi seule le fil conducteur de la lumière est visible, et mes yeux seuls voient la radiance qui couronne la hauteur. A moi donc de demeurer dans la lumière, mais que ne peut-il y avoir un abri pour mon enfant ! »

Alors, en regardant autour d'elle, elle vit un arbrisseau dont les branches étaient couvertes d'un feuillage à cinq doigts et de fleurs de couleur d'or. Elle prit Aish Ma Al par la main et il s'étendit sous l'ombrage de l'arbuste ; Sintra retourna à sa propre place. Alors elle plaida en disant : « Ne me laissez pas voir partir la vie de mon fils, mon fils unique. »

Elle pleura silencieusement. Et comme elle pleurait, voici que ses mains qui étaient serrées autour de la cruche de cristal furent mouillées; regardant,elle vit que la cruche était pleine à déborder, et levant les yeux, elle vit que non seulement les yeux des fauves, mais le sombre nuage qui les portait avaient disparu,et elle désira poursuivre sa route, mais elle ne put se mouvoir à cause de la lassitude, et elle perdit connaissance. Au temps où la splendeur cramoisie du coucher du soleil emplissait de sa gloire la mer du désert, quelqu'un vint de l'Est, dont le visage était très douloureux et qui portait dans ses mains du pain et du vin. Sur le silence de l'inconscience, éclata une douce voix disant : « Sintra, compagne d'Auram, mère d'Aish Ma Al, reine psychique de Misraim, que veux-tu ? Où est ton fils ? »

Elle répondit : « Je l'ai étendu à l'ombre d'un arbrisseau, et me suis détournée pour ne pas voir la vie partir de lui.»

Celui au visage douloureux dit : « Ne crains pas pour la vie d'Aish Ma Al, car voici que tes larmes qui sont sacrées ont attiré les eaux sacrées de la fontaine scellée, et la cruche de cristal est pleine jusqu'au bord. »

Alors Sintra se leva et donna à Aish Ma Al à boire de l'eau de la cruche, et il se leva plein de vitalité et de force. Sintra dit à l'homme au visage douloureux : « Avant qu'il parte, bénis mon fils Aish Ma Al. »

Il répondit : « Comme l'archer d'Adonai, il sera le seigneur du désert. Il revêtira douze émanations comme formations. Veille à ne pas prendre pour lui et à ce qu'il ne prenne pas comme formatrice de la passivité de Hebra, ni de la passivité de Misraim, pour que le point d'appui de la juste balance ne soit pas incliné à la main droite, ou à la main gauche.» Lorsqu'il eut ainsi parlé, voici que Sintra et Aish Ma Al furent au milieu d'une grande lumière, de couleur semblable à un saphir précieux, et Sintra sut qu'ils étaient arrivés à leur but. Et Sintra dormit pendant quarante jours et quarante nuits, et des êtres des raréfactions même jusqu'aux intelligences libres, lesquels étant toujours dans la forme n'y sont pas retenus, servirent Aish Ma Al, de sorte qu'il apprit des choses merveilleuses et aucun fauve n'apparut. Quant au sommet de la montagne qui était leur habitation, il était comme un paradis terrestre, orné de tout ce qui était le plus beau, et Aish Ma Al s'émerveilla et dit : « D'où vient cette beauté. »

Ainsi l'endroit fut appelé Paran.

*
* *

Or il arriva qu'après qu'Aish Ma Al eût demeuré pendant un certain nombre de lunes sur les hauteurs de Paran, en rapport avec le monde invisible, il languit après le rapport avec des hommes, et il dit à Sintra à qui il ne cachait rien : « Puisque, comme tu me l'as dit, je suis mis à part pour une œuvre spéciale sur la terre, et comme

formateur qui revêtira douze émanations, il faut nécessairement que je trouve celles qui ont ma propre forme et ma nature, avec et au moyen desquelles je pourrai effectuer cette formation. Ma pensée, donc, est de descendre de Paran et au moins pour quelque temps de demeurer parmi les hommes. Choisis donc si tu veux descendre avec moi ou si tu veux demeurer ici et attendre mon retour. »

Sintra répondit : « Selon la parole d'Auram,ma force est en la passivité. Sans cela,tes paroles m'eussent troublée, car je sais la force de ceux de Misraim qui sont contre toi et que la force de Hébra se concentre vers Eza qui est avec eux ; mais à présent je ne permets à rien de m'inquiéter, sachant que si je garde l'essieu immobile et juste, assurément la roue tournera. »

Le jour suivant et le jour d'après, Aish Ma Al dit : « Dis-moi ; veux-tu descendre à la plaine et à la vallée avec moi, ou veux-tu demeurer ici ?»

Elle répliqua : «Que mon fils me pose cette question pour la quatrième fois demain, comme je serai étendue, à l'aube du jour, au bord des eaux calmes de la source et il lui sera répondu.»

Au matin du quatrième jour, comme Sintra était couchée près de la source d'eaux dont elle avait parlé, elle vit la forme d'Aish Ma Al se pencher sur son épaule. Alors elle se retira d'environ un jet de pierre de la source en disant : «Qu'elle est belle,la figure de mon fils que les eaux réfléchissent ! qu'il se penche sur la source, car les eaux ont d'agréables réflexions. »

Aish Ma Al répondit : «Je suis venu ici, selon ta parole, ma mère, afin d'entendre ta voix concernant ce que je t'ai déjà demandé ces trois fois. »

Sintra répondit : « Quand le jour va poindre. »

Ainsi il se pencha sur la source et attendit, et quand la blancheur de l'aube apparut, de sorte qu'il pouvait voir les reflets dans les eaux, il vit non pas sa propre figure ou la réflexion des fougères qui frangeaient les bords de la

source, mais un carré semblable à un cadre dont un côté était de vert émeraude, le deuxième côté de bleu, le troisième côté violet, et le quatrième couleur de poussière ; et comme il s'émerveillait de ce que ceci signifiait, il vit dans les quatre coins du carré quatre très belles passives et cette vue lui plut extrêmement, de sorte que son cœur battit haut d'exaltation ; il les entoura de son aura de puissance et il se réjouit grandement, lorsqu'il vit qu'elles s'enveloppaient comme Sintra s'enveloppait du manteau d'Auram.

Pendant qu'il regardait, il vit que le carré devenait comme quatre carrés sur chacun desquels se trouvait une des passives ; et comme il regardait toujours, la rougeur de l'aube teignit les eaux et les réflexions des fougères et celle de sa propre figure seules furent visibles. Comme il s'émerveillait, il entendit la voix de Sintra disant : « Quant à moi, je demeure à Paran qui est orné d'une beauté paradisiaque, mais tu es libre de choisir entre la hauteur et la plaine. »

Il répondit : « Pour un peu de temps, je resterai près de cette source d'eaux, car elles sont pleines de repos. »

Ainsi il fit dresser une tente dans l'endroit où il vit la vision. Et chaque nuit il veillait sur les eaux depuis l'apparition de la première étoile jusqu'à ce que la lumière de l'aube rougit les eaux. Et alternativement, de nuit en nuit, une des quatre passives y fut réfléchie, enveloppée d'un manteau de violet doublé de cramoisi, et le visage d'Aish Ma Al fut bien aise et il dit : « Mon manteau est comme le manteau d'Auram dont je suis le fils. »

A la quatrième nouvelle lune, depuis le matin où il était venu selon la parole de Sintra lui demander pour la quatrième fois : « Veux-tu descendre avec moi à la plaine ou demeurer sur la hauteur ? » il alla à la tente de Sintra et elle le reçut avec une grande joie, et lorsqu'elle eut mis devant lui la nourriture qu'il aimait le mieux et qu'il eut mangé il dit : « Sais-tu pourquoi j'ai fait dresser ma tente auprès de la source. »

Elle répondit : « A cause des reflets qui sont dedans. »

— « D'où viennent ces reflets et à quoi pourront-ils mener ? »

— « Les reflets sont envoyés par un être des raréfactions qui attend le revêtement ou la marérialisation dans ton aura de puissance. »

— « Mon désir est de les revêtir ainsi ; mais Celui qui me sauva et me bénit dans le désert me dit que c'était mon devoir de lutter contre le désir, pour la maîtrise. »

— « Cependant Celui-ci ne t'a-t-il pas dit : « Désormais tu es libre. »

— « En vérité ; mais cette liberté même me rend esclave, et lorsque je voudrais suivre mon désir comme je l'ai suivi lorsque je quittai les tentes pour errer à la recherche d'aventures, cette pensée m'arrête :

Quoi ! si je rendais le visage du douloureux encore plus douloureux !

— « S'il en est ainsi, fais ce qui te semble le mieux ; le devoir prééminent est celui de la justice, et selon mon entendement le devoir est moulé dans le moule des circonstances. Par exemple, Auram, le fils de la maison de Hebra fut uni à sa parente Zaira en intégrale unité d'être, et leur devoir était la fidélité terrestre. Les circonstances laissèrent Zaira stérile et Zaira, de son propre désir, donna à Auram sa suivante égyptienne qui avait été envoyée par les mages de Misraim pour préparer le chemin devant moi, et tu fus le fruit de notre union, par la naissance le fils du fils de Heber et aussi de Misraim. Les circonstances puissantes, amenèrent ton rejet par la race de ton père et par la race de ta mère et te mirent sur la hauteur de Paran sans une compagne. Néanmoins ton père te bénit avant que tu fusses renvoyé de ses tentes, en disant : « Aish Ma Al sera une grande nation.» Celui qui te rencontra dans le désert te prédit que tes douze principales émanations seraient revêtues et manifestées en grand honneur, les appelant des princes, te proclamant comme quelqu'un qui

est mis à part. Le fondement d'une famille est la dualité, et c'est à toi de façonner les circonstances sur lesquelles mouler le devoir. » Alors voyant qu'Aish Ma Al faisait attention à ses paroles, Sintra continua : « Les passives que les eaux de la source ont révélées, sont quatre degrés d'un même être et leur œuvre est terrestre.»

Lorsqu'il entendit ceci, il fut bien aise et il dit :

« Donc,tout va bien pour moi, le manteau violet duquel mon père couvrit ma mère n'est-il pas doublé de cramoisi. »

Après ceci,Sintra dit à Aish Ma Al.: « Les passives qui à une certaine époque seront vêtues pour toi sont non seulement de l'ordre de celles qui reçoivent, mais de celles qui amassent des matériaux de construction. »

Et en réponse aux questions d'Aish Ma Al, elle dit : « Ceux qui veulent construire doivent nécessairement avoir des matériaux utilisables pour la construction. Il y a de certaines réceptrices qui sont capables, dans de certaines conditions, d'attirer à leur aura ces matériaux. Ainsi les quatre que vous avez perçues premièrement dans un seul carré, parce qu'elles sont les quatre degrés de l'état d'un être, furent après en quatre carrés, ce qui signifiait qu'elles étaient chacune apte à travailler en un degré différent, une raréfaction différente et une densité différente. Veillez à pratiquement comprendre et observer cet enseignement symbolique, de peur qu'il n'y ait de l'affaiblissement ou de la confusion. »

Alors elle s'en alla très doucement et entra dans sa propre habitation qui était à mi-chemin entre les tentes d'Auram et la source des eaux pures, et elle se couvrit de la tête aux pieds du manteau d'Auram, et s'endormit sans rêve, car elle savait qu'Aish Ma Al avait trouvé un débouché pour l'exercice de sa force entière, ce qui est le plus grand rapprochement de la satisfaction.

A ceux qui veulent nous suivre

Obéissant à l'inéluctable loi de l'évolution, il semble que l'esprit humain ait jusqu'ici parcouru trois stades principaux : Celui de la croyance ou de la *foi*, acceptant sans raisonnement, sans preuves, une idée, une hypothèse ; celui du doute, niant avec le même manque de connaissance, de certitude, et enfin celui du désir scientifique, de la recherche logique, appuyée autant que possible d'expérimentation ou tout au moins de concordances analogiques donnant une probabilité à l'observation, à la conception où à l'hypothèse.

Le cerveau de l'homme doit être toujours susceptible d'élasticité, d'accroissement, de progression : penser est la gymnastique de l'esprit ; mais durant cet exercice, il faut veiller à ne faire aucun mouvement intellectuel qui puisse produire une rupture d'équilibre : ainsi le gymnasiarque avisé maintient de tout son vouloir l'harmonie du geste capable d'assurer sa sécurité.

Au chercheur de bonne volonté, à celui qui veut sincèrement développer son moi supérieur et le délivrer des voiles de l'erreur ou du scepticisme afin qu'il lui soit permis de manifester le divin, il faut un enseigneur et un guide ; non pour modeler à son image l'intelligence qui réclame les conseils de l'expérience, ou pour imposer une empreinte définitive sur l'être libre, mais simplement pour ouvrir les voies droites de l'évolution logique, éternelle, infinie dans lesquelles doit marcher l'homme individuel

qui est de droit « le suprême évoluteur » le seul et le vrai roi de la terre, apte à se mettre en rapport selon son pouvoir et sa connaissance avec le Cosmos tout entier.

Eblouis devant ces perspectives d'un horizon splendide, d'aucuns se précipitent vers l'enseignement de la doctrine Cosmique, demandant à recevoir d'emblée la science intégrale et contrôlable ! Mais de même que le gland pour devenir un chêne développant ses branches majestueuses a besoin d'assimiler durant des années et des années les sucs nourriciers du sol, de même il faut que l'homme, se prépare lentement, patiemment à toute transformation évolutive durable, en puisant la sève sustentatrice aux sources profondes qui la recèlent.

Les rameaux intellectuels ont eux aussi leurs lois d'accroissement normal, méthodique : sachons attendre ou mieux sachons agir pour en assurer la marche.

Le guide est là, oui, mais pour aider celui qui a déjà fait effort, tel le père ou la mère émus près du bambin studieux, qui, de grosses larmes dans son œil limpide, ne trouve pas le simple problème devant lequel s'effare sa jeune compréhension. Si vraiment nous voulons réaliser en nous mêmes le développement et l'apogée dont les arbres nous donnent l'exemple, déduisons analogiquement que le germe étant, — et le germe chez l'homme, n'est-ce pas la pensée ? — il nous faut ameublir le sol, — notre cerveau — le débarrasser des floraisons parasites, — les fausses croyances, les préjugés — puis apprendre un peu à méditer, ce qui équivaut au repos de germination et en dernier ressort *lire* et *comprendre* ce que nous lisons. Ayant à discrétion les sucs nourriciers (revue mensuelle, trois gros volumes de la Tradition) lorsque nous serons parvenus par notre propre effort à les assimiler, au moins en partie, notre croissance progressive, normale, comme celle de l'arbre, sera bien près d'être assurée.

Alors et alors seulement les guides pourront plus efficacement intervenir, aider, protéger dans sa manifestation

sincère l'intelligence et la vie individuelle tendant vers le maximum de lumière, de beauté, d'utilité.

Mais avant de s'engager sur une voie, si large soit elle, il est juste, il est indispensable de connaître les étapes que l'on doit parcourir, l'orientation et le but de la trajectoire.

Nous dirons donc aussi brièvement et aussi clairement que possible : Sur le chemin Cosmique, le premier jalon posé est d'apprendre à *penser par soi-même*.

Le deuxième est de rester *impersonnel* tout en s'*individualisant*.

Le troisième est la réception et l'utilisation des forces universelles.

Le quatrième, qui peut être considéré à la fois comme la base et le sommet de la pyramide infinie, c'est l'aspiration et le désir continu vers la pure lumière du Soph ou sagesse, qui est vérité.

LE DERNIER BOUDDAH

(*Suite*)

— « Et pourquoi pour moi plus que pour autrui ? »

— « Sacrilège parce que vous êtes le sanctuaire dans lequel est et sera de plus en plus parfaitement manifestée la Lumière Divine : Pour vous spécialement ? Ce n'est pas le moment ni le lieu pour répondre à cette question. »

Il y avait une dignité et une autorité dans l'orateur qui impressionnèrent Lucien, mais son affection pour le Roi et son zèle pour ce qui de son point de vue paraissait être la charité l'impressionnaient aussi ; il ajouta donc :

— « Et qu'arrivera-t-il, si je suis mon propre sentiment du droit et de la justice ? »

— Puisque je suis à même de vous assurer qu'aucun malheur n'arrivera au « Roi » nous n'avons pas à envisager cette alternative.

— « Si puissante que soit l'attraction que je ressens envers vous, vous êtes toutefois un étranger. Le Roi fut mon ami lorsque je n'en avais pas d'autre. »

Comme il parlait ainsi, il allait continuer son voyage, mais subitement il se trouva entouré d'un cercle d'hommes semblables pour l'apparence et le costume à l'homme qui avait effectué son évasion. Lentement avec un chant monotone et bas, ils circulèrent autour de Lucien. Alors une somnolence accablante s'empara de lui et il perdit connaissance.

*
* *

Quelques jours après cet évènement, St-Jean et Varana étaient ensemble dans la chambre contigüe à celle dans la-

quelle Lucien reposait. Le premier qui parcourait un journal du matin dit :

— Voici une histoire étrange qui me rappelle celle de St Pierre et de l'ange qui ouvrit les portes de sa prison et il lut : Nos lecteurs se rappelleront sans doute notre récit de l'évasion d'un jeune soldat de la prison militaire de *** et l'accusation portée contre un des gardiens nommé « le Roi » de l'avoir aidé à s'évader. A l'égard de cette circonstance, une étrange histoire que nous racontons sous toute réserve vient d'arriver. Il est bruit que lorsqu'un des geôliers voulut entrer dans la cellule où le Roi qui paraît être d'un caractère désespéré, était lié et enchaîné à un crampon dans le mur, il trouva les gardiens endormis à leurs postes et la porte de la cellule ouverte. En entrant il vit les cordes qui avaient lié le Roi traînant par terre et la chaîne du crampon cassée. Le prisonnier s'était évadé. On raconte en outre qu'à l'interrogatoire les deux gardiens déclarèrent qu'à environ minuit ils se trouvèrent entourés d'une radieuse lumière et d'une atmosphère intensément froide, et presqu'immédiatement s'endormirent Ce récit est naturellement regardé par les autorités comme une tentative pour s'excuser de leur négligence,mais quoi qu'il en soit, le prisonnier a disparu mystérieusement et l'événement cause une sensation profonde.

Comme St Jean déposait le journal,Lucien entra avec un visage irradié de bonheur, et s'approchant de Varana il s'écria : « Maintenant je sais avec certitude que vous n'êtes pas semblable aux autres. Vous avez sanvé le Roi selon votre parole. »

— Est-ce que cela vous étonne, répondit Varana, vous verrezdes choses plus grandes que celle ci.

Allez maintenant en paix sachant qu'aucun malheur ne frappera ceux sur qui repose votre faveur. »

Dès que Lucien se fut retiré, St Jean se leva et ferma à clef les portes ; alors tirant sa chaise près du divan de

Varana il dit : « Vos enseignements m'ont impressionné puissamment et je n'ai attendu qu'une preuve matérielle de leur efficacité pour me révéler ouvertement votre disciple.

Les paroles de Lucien m'ont confirmé ce que déjà je devinais et convaincu que la puissance attribuée par la Tradition aux illuminés n'est point une chimère. A présent donc je suis non seulement prêt, mais heureux d'abandonner tout et de vous suivre ».

— « Ce n'est pas nécessaire. Ce que vous avez est votre droit ancestral : gardez-le et augmentez sa valeur. Ce n'est que le fardeau de biens acquis injustement que l'homme doit laisser tomber avant de pouvoir passer par les étroites arches que de temps en temps il rencontre dans le droit chemin. Vous aspirez à atteindre hauteur après hauteur de la vie, de la lumière et de la puissance. Volontiers nous vous aiderons dans la réalisatiou de vos conceptions, à condition que vous utilisiez vos forces et vos puissances pour le bien de la terre et de l'homme. Ce n'est pas comme un prosélyte pauvre et inconnu, mais comme le bien connu et largement estimé Abbé St Jean que vous pouvez le mieux faire ceci. » Quelque désappointement, quelque regret percèrent dans la voix de St-Jean lorsqu'il dit : « Cependant les disciples quittèrent leurs pères, leurs bateaux et leurs filets, pour suivre leur seigneur et maître ».

— « Ce qui vous a été enseigné est transformé ; mais pour se tenir à votre propre récit, si Pierre le pêcheur avait laissé son bateau, comment eût-il pu obéir à l'ordre de celui que vous appelez son seigneur et maître, de l'emmener dans son bateau à une petite distance du rivage afin qu'il pût enseigner le peuple, du bateau ? De plus : *Ce n'est pas par séparation, mais par purification que les religieux peuvent s'unifier en philosophie pure. Chaque phase de la pensée humaine dure en proportion de la lumière qu'elle contient et celle dont vous êtes un des principaux piliers a duré pendant*

pr.sque deux mille ans. C'est auprès du gouvernail qu'un pilote peut le mieux diriger son bateau. C'est dans l'atmosphère de la terre que les émanations solaires deviennent pour celle-ci la vie et la lumière. Enfin il y a une troisième raison pour laquelle vous ne devriez faire aucun changement extérieur et visible. »

— « Quelle est cette raison ? ».

— « Parce que c'est ainsi que vous pouvez le plus efficacement garder et servir l'Aguithar, le dernier Bouddha, formé pcur être le représentant voilé de Brah, l'intermédiaire entre les forces de l'homme évolué et les forces universelles ».

St Jean se leva très ému ; « Et cet homme est Lucien, l'Aguithar repose sous mon toit. »

— « Oui. A lui, votre vie et votre intelligence sont désormais dèvoués. Si c'était nécessaire, je pourrais témoigner de la vérité de ceci par des preuves infaillibles. »

Alors avec une simple et touchante éloquence, Varana raconta toute l'histoire de l'Illuminé, du dernier des Bouddhas jusqu'au naufrage du navire qui l'emportait vers l'occident lointain à la côte Européenne. Lorsque Varana eut terminé la triste histoire, St Jean dit : « Vous dites avec raison ; ma vie est désormais unie à la vôtre pour la réalisation des splendides possibilités qui se déploient devant nous. Et il ajouta : Je voudrais une chose seulement, la continuité de la vie intégrale pour pouvoir remplir mon rôle aussi longtemps que je pourrai le mieux servir ainsi.

— « Qu'il soit selon votre désir, répondit Varana.

La mort est incompatible avec l'aspiralion. Vivez, vivez à travers les sciècles.

*
* *

Loi après loi fut faite contre les ordres religieux, et les religieux de la vieille Abbaye la quittèrent pour d'autres pays. Seul l'abbé St-Jean y resta.

La perquisition fut sans fruit, rien ne fut trouvé, sauf ce qui était strictement indispensable à la vie quotidienne, mais l'Abbaye et la propriété avaient une valeur considéra-

ble, et un jour les autorités de l'Etat rendirent visite à Saint Jean pour l'informer qu'elles étaient confisquées. Un beau spécimen de la vieille noblesse les reçut, et en réponse à leur demande de livrer certains papiers contenus dans les archives de l'Abbé, il répondit : Je suis le Marquis St-Jean et je serais heureux, monsieur, de vous montrer la demeure de mes ancêtres. Dans le zèle de la jeunesse j'embrassai la vie religieuse et assemblai un petit nombre d'amis et de camarades de choix autour de moi, mais le temps et les circonstances ont fait beaucoup pour me démontrer que je me trompais et que je puis mieux servir mon pays en le servant comme mon père le fit avant moi. Quelques-uns de mes compagnons n'étaient pas de cet avis ; ils ont quitté le pays pour des cloîtres d'autres pays. Seul un jeune parent qui est venu avec ses serviteurs pour soigner sa santé et les domestiques de mon ménage demeurent ici.

Après ceci le propriétaire du majestueux château accompagna ses hôtes arrivés sans invitation, de chambre en chambre, et leur montra des trésors d'art et de littérature. Ensuite il les conduisit à une chambre splendidement décorée à une extrémité de laquelle se trouvait un grand portrait magistralement exécuté : c'était le portrait d'un homme dont la beauté idéale était pourtant réelle, un homme autour duquel, comme autour du Roi du Rig Veda, tous les êtres se groupent.

« Ceci était notre chapelle, dit-il, et là où est le tableau de « l'homme » victorieux se trouvait auparavant la figure de l'homme vaincu, fouetté, et couronné d'épines et condamné. »

Tandis qu'il parlait ainsi une porte latérale s'ouvrit et les visiteurs virent, s'appuyant sur les épaules d'un athlète, le modèle de « l'homme victorieux ». C'était Lucien, et l'athlète sur l'épaule duquel il s'appuyait était « le Roi. »

FIN.

L'AURISÉE

— Cette constatation nous conduit d'ailleurs directement vers le but de l'œuvre dont il s'agit.

Mettez-moi donc tout à fait au courant, car non seulement vous éveilez ma curiosité, mais si j'étais capable de m'intéresser à quelque chose en dehors de la privation de ma liberté, je dirais que vous m'intéressez ..

— Voici : Un jour qu'elle était en sommeil de trance, la rare sensitive dont je vous parle vit un être, qu'en sa qualité de bonne catholique elle appela un ange ; cet ange s'adressant à quelqu'un qu'elle ne pouvait voir disait : « La force de toute société psychique est en mesure de l'évolution et des capacités de ses sensitifs ».

— Est-ce tout ? demandait Donna Ignacio désappointée.

— Ces mots contiennent un enseignement dont la profondeur vous échappe, répondit père Jérôme avec gravité, et la somme attendue doit servir à construire un couvent pour un ordre de sœurs contemplatives dont il ne serait pas mal que vous-même fissiez partie...

— Mais j'ai un mari !

— Qui ne demandera pas mieux que de vous rendre votre liberté... Croyez-moi Donna Ignacio, l'âge des plaisirs est passé.

La dame ne répondit pas ; elle passa seulement ses doigts effilés sur ses tempes où les fils argentés se faisaient nombreux.

Son visiteur qui l'observait sans en avoir l'air, reprit alors :

— Il y a un temps pour toute chose sous le soleil et si

vous ne pouvez plus triompher dans le monde, au service de Dieu, votre influence peut être immense.

— Je le servirai avez zèle et avec joie, mais n'y a-t-il aucun moyen de le faire sans entrer au couvent ?

— Si, il est une mission d'une importance capitale que vous accompliriez mieux que personne...

— Laquelle ?

L'ecclésiastique se pencha mystérieusement vers son interlocutrice et chuchota :

— Livrer aux mains des autorités le célèbre En Nser !

— Moi ?... Mais comment ? Je ne le connais pas !

— D'autres le connaissent et pourront vous aider...

— Mettez-moi au plus vite en liberté et j'affirme que je ferai n'importe quoi pour l'église, pour Dieu, pous vous, « ou pour le diable » ajouta-t-elle *sotto voce*, comme frère Jérôme quittait la pièce.

***

Doté des dons les plus précieux, enfant gâté de la fortune et de l'amour, Abdalla n'eût trouvé à chaque page du livre de la mémoire .que des souvenirs de bonheur, s'il avait pu en arracher le seul épisode — lointain déjà — qui l'opprimait du poids d'un remords ineffaçable.

Invité un jour au repas de noces d'un de ses amis, il riait, buvait, mangeait, avec l'entrain des vingt-cinq ans qu'il avait alors, lorsqu'en levant les yeux vers la galerie en arcade qui entourait la salle du festin il vit apparaître une jeune fille radieusement belle.

Elle réalisait si bien son idéal de perfection qu'il ne songea plus qu'au moyen de la posséder. Il avait à cette époque, outre Ayasha, deux femmes dont l'une lui avait donné des fils beaux et vigoureux et comme l'autre vaquait avec intelligence et dévouement à tous les soins de la maison, il restait une place pour l'élue.

Abandonnant le festin et les réjouissances auxquelles il ne trouva plus de charmes dès qu'elle eut disparu, il se mit en devoir d'apprendre discrètement qui elle était et

comment il pourrait l'obtenir. Il sut bientôt qu'elle se nommait Fathma, qu'elle venait de finir ses dix-huit ans et que l'oncle chez lequel elle vivait était le père du nouveau marié. Ce fut à lui qu'Abdalla vint faire la demande dès le lendemain et la jeune fille étant sans aucune fortune, la proposition reçut l'accueil le plus favorable. Peu de temps après, presqu'à la veille du mariage dont on avait hâté les préparatifs, une négresse s'avança doucement vers un grand arbre sous lequel l'heureux fiancé rêvait à son bonheur prochain.

Elle se tint un instant muette devant lui, puis elle se jeta à ses pieds, baisant les bords de son vêtement et comme il s'étonnait, car elle lui était étrangère :

— O grand et bon Sidi qu'Allah protège, dit-elle, je ne viens pas en mon nom mais en Celui de Fathma que j'ai nourrie de mon lait !

— Soyez alors la bienvenue et prenez cet or.

La négresse baisa la main qui lui tendait la belle pièce étincelante, puis s'asseyant à la turque en face d'Abdalla :

— Ma fille de lait est triste mortellement! expliqua t-elle. Avant de vous connaître elle a donné son cœur à un jeune homme pauvre, mais de bonne famille qui l'aime autant qu'il est aimé ! Leur union était presque décidée lorsque votre demande changea la face des choses et plongea les amoureux dans un océan de douleur.

Ces révélations troublèrent grandement Abdalla ; la voix de sa conscience à laquelle il avait l'habitude d'obéir criait en lui :

« Vas-tu faire le malheur de celle que tu dis aimer ?... Il serait noble et généreux d'aider à la réalisation de son désir en dotant d'un emploi lucratif l'homme de son choix et en participant aux fêtes du mariage... »

Mais la passion fit taire la voix intérieure :

— Fathma est trop belle pour languir dans une demeure où habite la pauvreté, dit-il à la fidèle nourrice ; d'ailleurs les paroles ont été échangées, les cadeaux de

noces sont prêts et je ne pourrais reculer même si j'en avais l'intention, ce qui est loin d'être le cas !

La négresse prononça alors comme se parlant à elle-même :

— Le sage du Soudan a dit : « Celui qui prend une vierge en mariage en sachant qu'elle aime un autre homme et qu'elle en est aimée, est aux yeux d'Allah comme celui qui commet un viol et le fruit d'une telle union est amer. »

— Va-t-en, s'écria durement Abdalla hors de lui, ne reparais jamais en ma présence.

Silencieuse et attristée la nourrice se leva ; elle écarta les branches du grand arbre, laissa tomber la pièce d'or qu'elle avait reçue et partit sans se retourner.

Un mois plus tard, vers le coucher du soleil, les jeunes compagnes de Fathma l'amenaient à la maison de l'époux avec des cris et des chants de réjouissance.

La passion d'Abdalla loin de décroître fut portée à son comble par la froideur de la belle jeune femme, toujours plus indifférente devant les témoignages de son amour. Ayasha qui ne cessait de veiller sur Abdalla fut profondément troublée lorsqu'elle vit Fathma se diriger peu de mois après qu'elle eut donné naissance à un fils, vers le cimetière où reposaient ses parents,et là, échanger des signaux avec un jeune homme dont les yeux ardents la contemplaient à travers les feuillages.

Tandis qu'Ayasha, perplexe, attendait des preuves plus évidentes, la seconde femme d'Abdalla, qui elle aussi, veillait et observait, n'hésita pas à lui raconter ce qu'elle avait vu. ajoutant que le jeune audacieux était celui-là même qui aimait Fathma avant son mariage.

La colère d'Abdalla fut proportionnée à sa douleur, c'est-à-dire sans bornes ! Il annonça à tous qu'il était obligé de s'absenter pour quelques jours et prit un matin la route du désert ; mais à la nuit tombante, il revint déguisé en berger et comme il surveillait les abords du jardin, il ne

tarda pas à voir sortir d'une touffe de roseaux, un jeune arabe que Fathma rejoignit bientôt.

Qnelques secondes après, comme ils étaient au bras l'un de l'autre, Abdalla surgissait armé d'un revolver et visant l'homme, le tuait net. Un grand cri de détresse déchira l'air,suivi d'une fuite éperdue...La malheureuse amante fut trouvée dans sa demeure sans connaissance et lorsqu'on l'eut ranimée, on s'aperçut que sa raison avait sombré. La beauté de Fathma se voila comme son intelligence et celui qui avait pesé si fatalement sur son destin la bannit de sa présence.

L'oncle chez lequel elle habitait avant sa triste union, refusa de la recevoir et ce fut sa mère nourrice qui la recueillit avec son enfant. Abdalla le réclama au bout d'un an et il y avait une cruauté si grande à enlever à Fathma sa dernière consolation que la négresse osa une fois encore plaider pour l'infortunée.

— C'est sa vie même que vous lui prendrez ! Laissez-lui son enfant, suppliait elle ?

Mais comme naguère la voix de la passion étouffa celle de la conscience, Abdalla blessé dans son amour et dans son orgueil resta sourd à la pitié.

Peu après qu'on lui eût pris son enfant, la pauvre Fathma mourut de consomption et seule la fidèle négresse la conduisit sous les grands peupliers où elle allait dormir son dernier sommeil.

A l'âge de quinze ans, le fils de Fathma, appelé Djilalli apprit tous les navrants détails de la vie et de la mort de celle qu'il n'avait pour ainsi dire pas connue ; il ressentit alors une antipathie toujours croissante envers Abdalla, et quitta la maison paternelle après une scène violente qui s'était terminée par ces mots : Aucun de mes fils n'a jamais tenté de se révolter ainsi contre mon autorité, je ne doute donc pas que vous ne soyez le fils d'un autre !

Au lendemain de la fuite de Djilalli, on constata la disparition d'un coffret, contenant les bijoux donnés jadis en

cadeau de noce à Fathma, sur lesquels en raison de son infidélité elle avait perdu tous ses droits. On essaya vainement de poursuivre le jeune homme : il resta introuvable et son souvenir s'effaça bientôt de toutes les mémoires !

Bien que toutes choses parussent encore favoriser Abdalla, la mort d'Ayasha, la plus fidèle, la plus aimante de ses femmes, lui causa un grand trouble ; il ne sentit qu'après l'avoir perdue le manque de cette sympathie vigilante qui sans cesse l'entourait. Un jour qu'il cherchait à chasser de son esprit les mauvais présages dont il était envahi, Abdalla accueillit avec joie l'annonce d'une visite qui allait rompre à propos le poids de la solitude.

Le sous-préfet de la ville voisine demandait à le voir. C'était environ un mois après l'entrevue qui avait eu lieu entre le moine et donna Ignacio. Lorsque l'esclave affranchi eut reçut l'ordre d'introduire le visiteur, l'Agha s'approcha d'une fenêtre qui donnait sur l'entrée principale de sa majestueuse demeure, et il vit avec surprise qu'un peloton de gendarmes stationnait près du porche. A ce moment,le sous-préfet s'avançait avec un air solennel :

— J'ai le regret d'être porteur de mauvaises nouvelles, dit il. Vous êtes sous le coup d'une grave accusation qu'il vous sera peut être difficile de réfuter. Il m'a paru convenable d'être le premier à vous en avertir.

— Une accusation ? et laquelle,s'il vous plait,interrogea Abdalla avec surprise ? La France n'a pas de serviteur plus zélé, plus dévoué que moi...

— C'était jusqu'ici la croyance générale, répondit le sous-préfet,mais « tout ce qui brille n'est pas or ».

Il y avait dans le ton et les paroles du fonctionnaire, une familiarité voulue, qui blessa profondément le descendant d'une race royale.

— Peu importent les proverbes. Veuillez me dire de quoi je suis accusé ; j'attends, fit-il avec hauteur.

Or le sous-préfet qui s'enorgueillissait de son office à

l'égal d'un titre de noblesse fut offensé dans sa dignité par le majestueux maintien de l'Agha. Il haussa dédaigneusement les épaules et dit : « Mieux vaut aller droit au but. J'ai été informé par une autorité digne de foi, que vous, et nul autre, êtes le chef des brigands, le fameux et redoutable En Nser.

L'Agha partit d'un éclat de rire :

— C'est une mauvaise plaisanterie. Moi, En Nser ! Quelle idée saugrenue ! Est-ce pour m'arrêter que vous avez requis les gendarmes ?

— Mais non, mais non, assura le sous-préfet dont l'humeur s'était radoucie, c'est seulement pour ma sécurité personnelle, continua-t-il.

— Asseyez-vous donc, mon cher ami, et prenons le café ensemble. J'ai réfléchi à votre proposition pour l'achat de ma prairie qui confine à votre ferme, et je crois que nous pourrons nous entendre.

Elle ne m'est pas fort utile étant éloignée du reste de ma propriété, tandis qu'elle ajoutera indubitablement à la valeur de votre maison. Comme vous le savez, cette prairie est plantée des meilleures espèces d'arbres fruitiers, et ce sera sous peu un verger en plein développement.

Durant ce discours la physionomie du sous-préfet exprimait une évidente satisfaction.

— Et le prix, Agha ? Souvenez-vous que je ne suis qu'un pauvre homme, chargé de famille...

— Si vous le voulez, votre notaire peut dresser l'acte de vente pour 15.000 francs.

— Y pensez-vous ! quel que soit mon désir d'avoir la prairie, il me serait impossible de donner pareille somme.

L'Agha répartit alors finement :

— J'ai indiqué le prix pour un acheteur ordinaire, mais quand il s'agit d'un ami, tout change.

Les yeux du sous-préfet s'illuminèrent, tandis qu'Abdalla continuait en semblant n'attacher à son interrogation qu'une importance relative : — Par exemple, à titre d'ami,

vous me direz, n'est-ce pas, d'où a bien pu venir la singulière accusation.

Entraîné par la description séduisante de la prairie, et par les avantages attachés au titre d'ami, le fonctionnaire répondit mystérieusement :

— Celui qui vous a dénoncé prétend s'appeler Pierre Dupont; il se dit le fils de paysans Normands, c'est un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. D'après moi, il sert tout simplement d'intermédiaire à une très grande dame.

— Où est ce jeune homme ?

— A l'auberge du village.

— Priez-le donc de venir me parler.

— Certainement, dit le sous-préfet en serrant la main d'Abdalla ; je passe devant l'auberge pour rentrer chez moi, il m'est facile d'avertir Pierre Dupont de votre désir. Par contre, vous seriez bien aimable de ne pas oublier la prairie, Agha.

— Mais non, mais non, vous pouvez y compter, et lorsqu'il eut vu son visiteur, remonté à cheval, s'éloigner avec son escorte de gendarmes, il se murmura à lui-même comme pour s'excuser :

— Abdalla ben Abdalla, ne touchez pas le fumier, cela sent mauvais.

Une heure plus tard le jeune homme qu'il désirait voir se faisait annoncer :

— Vous êtes bien celui qui m'a dénoncé au sous-préfet comme étant En Nser ?

— Parfaitement.

— De quelle autorité vous réclamez vous ?

— De la meilleure possible, savoir, de la parole même des Aiglons !

— Vous avez entendu la déclaration de vos propres oreilles ? Vous hésitez à me répondre, prenez garde, vous aurez à prouver vos accusations devant les tribunaux ; il

est à croire qu'ils ne seront pas tendres pour un repris de justice.

Le visage du jeune homme se couvrit de pâleur.

— Monsieur, dit-il, en essayant de faire bonne contenance, je suis venu chez vous sur votre propre requête et vous m'insultez...

— Pas du tout, pas du tout ; il est inutile d'user de subterfuges, je suppose que vous n'êtes pas étranger à notre voisinage.

— Je suis déjà venu en effet avec un artiste ami, croquer quelques exquisses avant d'entrer au séminaire

— Ah ! vous ignorez donc les étranges événements récemment survenus au château de la jeune héritière de feu don Carlos et les méfaits d'un certain artiste parisien que la police recherche ? Il est vrai qu'elle met plus de zèle à retrouver les traces d'Eu Nser à cause du prix auquel sa tête est mise, néanmoins elle s'emploie diligemment aussi à cette tâche.

— J'ignore tout cela ; il y a bien dix ans que je n'ai visité le haut Atlas et mon retour ici est tout à fait récent.

Se levant alors pour prendre congé.

— Je présume Monsieur, dit il, que notre entrevue est terminée,

— Nullement, répliqua l'Agha. Il est juste que je sois mieux fixé au sujet de mes accusateurs; vous resterez donc chez moi, jusqu'à ce que votre identité ait pu être établie.

— Et si je décline votre hospitalité ?

— Vous serez lié, bâillonné et conduit ainsi vers le château où selon toute probabilité vous avez joué un triste rôle et quand l'Intendant et le personnel vous auront reconnu, il ne restera plus qu'à vous livrer aux rigueurs de la justice.

— Et le moyen d'échapper au danger ?...

— C'est de me faire savoir nettement de qui vous tenez

l'invraisemblable affirmation que je suis En Nser et dans quel but intéressé on répand cette fausse nouvelle ?

— Sera-ce bien tout ce que vous exigerez de moi ?

— C'est la première chose nécessaire, je ne dis pas que ce soit la seule ; nous verrons plus tard.

Angelo Alano raconta alors son emprisonnement dans le nid d'Aigle et comment Donna Ignacio qui y était aussi séquestrée avait appris par Gauza que le fameux chef des brigands et Abdalla ben Abdalla, ne faisaient qu'un.

— Où se trouve à l'heure présente cette crédule dame ?

— Autant que je sache, Donna Inacio doit être encore au Nid d'Aigle attendant sa rançon.

— Avec son immense fortune il est étrange que sa rançon soit si longue à venir.

— Ce n'est pas l'argent qui lui manque, en effet, mais la difficulté est d'obtenir une signature dûment attestée. Les Aiglons sont peu qualifiés pour se mettre en rapport avec les personnages officiels capables de légaliser une signature !

Sur le visage ordinairement impassible de l'Agha glissa un sourire de satisfaction :

— J'ai une idée, fit-il.

— Confiez-la moi afin que je partage votre contentement.

— Non, je préfère la garder pour moi, et à part lui il ajoutait : — il pourrait se passer longtemps avant que j'en retrouve une aussi bonne... puis il reprenait à voix haute : Lorsque je vous connaîtrai mieux, je contenterai votre curiosité, mais dans sa pensée on aurait pu lire : « Si jamais homme a mérité d'être fouetté, c'est bien vous... »

Et s'adressant une fois encore à son interlocuteur, l'Agha continuait : Quelles qu'aient pu être vos actions passées, il y a quelque chose en vous qui me fait bien augurer de l'avenir, aussi ai-je l'intention de vous confier bientôt certain plan qui pourrait vous rapporter la gloire et la fortune. En attendant, comme je me sens avec vous en

sympathie, abandonnez l'auberge qui n'est renommée ni pour sa propreté ni pour son confort et devenez mon hôte.

— Il est indispensable que je retourne à l'auberge tout au moins pour régler ma note, dit Angelo Alano.

— Laissez donc, Djilalli arrangera tout cela.

— Mais ma valise, mes...

— Votre soutane, votre calotte ? Cela n'a aucune importance, Djilalli est la quintessence de la discrétion ! « Ne battez pas les broussailles de peur d'éveiller un fauve » est un proverbe que vous ferez bien de ne pas oublier, mon jeune ami...

Le visage d'Angelo Alano s'empourpra, mais il cessa toute objection. Un léger frisson courut le long de son épine dorsale en songeant à ce que racontaient les Aiglons sur certaines oubliettes des anciennes maisons mauresques qui n'étaient pas toujours destinées à emmagasiner du blé. Il est dans la nature de quelques hommes — semblables en cela à certains animaux — de haïr ce qu'ils craignent, ainsi en était-il pour Angelo Alano.

Au lendemain de son installation dans la demeure d'Abdalla, les Aiglons reçurent un message du père Jérôme à l'effet de négocier la rançon de Donna Ignacio. Pour cet objet, une entrevue avec elle lui était absolument nécessaire, il fut donc encore une fois transporté au Nid d'Aigle en pleine nuit et les yeux bandés, mis enfin en présence de la sequestrée, il lui annonça la probabilité de son rachat immédiat.

— J'ai fait dans ce but le possible et l'impossible ; j'ai surmonté des difficultés et même couru des dangers dont vous n'avez aucune idée ! La réussite ne dépend plus aujourd'hui que de vous-même.

— De moi ? Que puis-je donc faire ?

— Voici : L'argent que j'ai obtenu pour votre rançon m'a été donné par un ennemi acharné de l'Agha Abdalla, que vous savez être le célèbre En Nser lui-même ; tout ce

qu'on exige de vous en retour de votre rançon, c'est de démasquer le faux Agha.

Maintenant qu'elle ne subissait plus l'influence politique et religieuse du clergé, Donna Ignacio sentait renaître les bons sentiments innés en elle et sa droiture se révoltait contre une action injuste :

— Pourquoi voulez-vous que je dénonce l'Agha Abdalla ? il ne m'a jamais fait aucun mal.

— Comment ! mais c'est par son ordre, par l'ordre du chef des brigands dont la parole fait loi, que vous êtes depuis longtemps prisonnière au Nid d'Aigle !

— Je n'ai aucune preuve de ce que vous me dites et mon désir est de ne trahir personne.

— Fort bien. Votre sort est alors fixé.

— Quel sort ?

— En Nser vient de donner des ordres précis pour que les captifs en otages non encore rachetés, fussent emmenés à l'intérieur du Sahara et vendus comme esclaves.

Cette décision sera exécutée pour les femmes, cette nuit même.

Donna Ignacio pâlit ; un tremblement nerveux agita ses lèvres et ses mains ; elle cherchait avec effort ce qu'elle devait répondre lorsqu'à son grand soulagement la négresse qui la servait fit irruption dans la pièce :

— Venez vite boire le lait de la chèvre blanche que je viens de traire pour vous et dans lequel j'ai fait bouillir une plante qui donne la force, dit-elle.

— Il ne faut pas que cette femme se soit donné une peine inutile, expliqua alors Donna Ignacio à son interlocuteur, excusez-moi quelques minutes, juste le temps de boire le breuvage préparé...

Aussitôt qu'elle eut quitté la pièce, Zarah lui chuchota mystérieusement :

— Je vous suis envoyée par un qui est beaucoup plus sage que moi pour vous engager à consentir à toutes les

propositions que votre visiteur pourra vous faire. Ne craignez absolument rien ; tout sera pour le mieux.

Versant ensuite la tisane dans un bol de porcelaine aux riches couleurs, elle le présenta à Donna Ignacio qui se désaltéra avec grand plaisir, affirmant qu'elle trouvait au breuvage une exquise saveur de vieux vin de malaga.

Lorsqu'elle revint vers le père Jérôme, qui arpentait la chambre avec inquiétude, il eut la satisfaction de constater qu'un grand calme avait succédé à son agitation :

— Voulez-vous que je vous réitère mes conditions en échange de l'immense service que je pense vous rendre ?

— Je vous écoute avec la plus grande attention.

— La première, vous le savez déjà, est de dénoncer l'Agha, la seconde, consiste à me nommer l'héritier de tous vos biens pour vous avoir sauvée de l'esclavage et peut-être de la mort.

— Si je vous fais cette promesse, qui vous garantira que je la tiendrai ?

— Votre serment solennel fait sur la Sainte Eucharistie.

Et tout en parlant, le père Jérôme prenait sous sa soutane un petit écrin en cuir dont il tirait un minuscule ciboire d'or.

— Sur le corps et sur le sang du Dieu incarné, deuxième personne de la trinité sainte, jurez de remplir les deux conditions que j'exige.

Malgré le conseil de Zorah, Donna Ignacio eut peur par atavisme devant la solennité du serment, et ses lèvres hésitèrent à le prononcer.

(A suivre).

Le Gérant M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON

Publications Cosmiques

AIA AZIZ

Directeur

6, Rue de la Pompe. Paris (XVIe).

ABONNEMENTS : France : **10** frs. , Etranger : **12** frs. ; Le Numéro **1** fr.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER
Prière d'en adresser le montant au trésorier M. Jacques BLOT.

Pour les demandes de renseignements et questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmique, écrire au directeur AIA AZIZ.

Les personnes désireuses d'avoir des explications orales sur la philosophie et le Mouvement Cosmique seront reçues tous les **Samedis Matins** ; *de 10 heures à midi.*

POUR LES ABONNÉS : Réunions Causeries. Tous les Lundis ; de 3 heures à 6 heures.

OUVRAGES PARUS

LES SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA *REVUE COSMIQUE*
Une année 12 frs. Les six années : 60 frs.

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8° carré.

I, II { Le Drame Cosmique
III Les Chroniques de Chi.

Prix : **7** fr. **50** le volume.

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON